JACQUES VAN HERP



NAPOLEON ET L'UCHRONIE

Collection "IDES... ET AUTRES" , volume n°71
(Publication du CENTRE de DOCUMENTATION de l'ETRANGE.

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles
(Tel.: 02/512.83.00

Dépot légal à la Bibliothèque Royale Albert Ier:
D/1993/3141/1

ISSN: 0772-3784

Imprimé en Belgique

NAPOLEON ET L'UCHRONIE

JACQUES VAN HERP

Oeuvres du même auteur.

Panorama de la Science-Fiction. Ed. Gérard 1974 (épuisé)
Panorama de la Science-Fiction. Marabout Université 1975. Edition pilonnée
L'Angleterre fantastique. Ed. Gérard 1974 (épuisée)
Fantastique et Mythologie modernes. Ed. Ides et Autres 1974. (épuisée)
Jean Ray et Harry Dickson. Vol I. Ed. Recto-Verso 1983.
Vol II. Ed. Recto-Verso 1984.
José Moselli et la Science-Fiction. Ed. Recto-Verso 1984.
L'Histoire Imaginaire. Ed. Recto-Verso 1984.
Fantastique et Mythologies modernes. (Edition remaniée et augmentée) Ed. Recto-Verso 1985.
Je sais tout. Le roi des Magazines. Ed. Recto-Verso 1986.
Les romans de cape et d'épée Tallandier. Chez l'auteur 1988.
Les Ming et une nuits de l'Ombre Jaune. Ed. Reflets 1992.

Direction et contribution.

Cahier Jean de la Hire. Ed. de l'Hydre 1972.
Cahier Jean Ray (avec F. Truchaud) Ed. de l'Herne 1982.

Contributions

Le Génie de Zola. Ed. Beckers.
Cahier Jules Verne. Ed. de l'Herne.
Cahier Lovecraft. Ed. de l'Herne.
Les Anarchistes de l'Ordre. Ed. Recto-Verso.
Le Fantastique d'Aujourd'hui. Ed. CIF.
Survey ou Science Fiction Literature. Salem Press.
Cheminements dans la littérature francophone de Belgique au XXe siècle. Quaderni du Francofonia.
Dossiers Asimov, Brussolo, Howard, Leiber, Lovecraft, Stephen King, Jean Ray, Thomas Owen, Van Vogt... Ed. Phénix.
Etc, etc, etc...

NAPOLEON ET L'UCHRONIE

INTRODUCTION

> Clisson était né pour la guerre. Encore enfant il connaissait la vie des grands capitaines. Il méditait les principes de l'art militaire dans le temps que ceux de son âge étaient à l'école et cherchaient des filles. Dès l'âge de porter les armes il marqua chaque pas par des actions d'éclat. Il était arrivé au premier grade de la milice militaire, quoique adolescent. Le bonheur seconda constamment son génie. Ses victoires se succédaient, et son nom était connu du peuple, comme celui d'un de ses plus chers défenseurs. Cependant son âme n'était pas satisfaite. Né pour le bonheur, il n'était encore parvenu qu'à la gloire.
>
> **Clisson et Eugénie 1795**

Bonaparte Napoléon (Ajaccio 1769-Sainte-Hélène 1821) homme de lettres français, rival de Chateaubriand avec lequel il fut longtemps en coquetterie, et dont il voulut empêcher l'élection à l'Académie. L'un et l'autre se sachant rivaux dans la gloire et l'écritoire. Ami de N Lemercier, au point d'envoyer les grenadiers de la Garde à la rescousse d'un Christophe Colomb scandalisant la jeunesse des Ecoles par son audace, et le non respect de la Règle des Trois Unités. Par la suite cette amitié se refroidit.

Jeune, Bonaparte était un charmeur. *Au premier abord, il ne paraît avoir une figure charmante; vingt batailles gagnées vont si bien à la jeunesse, à un beau regard, à de la pâleur et à une sorte d'épuisement.* Ainsi en parle Talleyrand dans ses mémoires.

On doit à Bonaparte quelques ouvrages techniques (dont un code, son style inspira Stendhal), des proclamations et des bulletins où il s'entend à draper la vérité, qu'on ne saurait contempler nue, une importante correspondance, dont de brûlantes épitres amoureuses destinées à Joséphine de Beauharnais, quelques écrits de circonstances, un essai de roman non terminé: **Clisson et Eugénie**, histoire d'un jeune général amoureux d'une jeune coquette au point de chercher la mort pour elle:

> Il est deux heures après minuit. Tout est prêt pour la mort. les ordres sont donnés, la bataille se prépare (...) Mais toi, Eugénie, que diras-tu, que feras-tu, que deviendras-tu! Réjouis-toi de ma mort, maudis ma mémoire, et vis heureuse.
> La générale battait à la pointe du jour. les feux des bivouac s'éteignaient; les colonnes s'ébranlaient, le pas de charge battait aux ailes, et la mort se promenait dans les rangs.
> Que d'infortunés regrettent la vie et désirent la garder encore! Moi seul, je veux l'achever. C'est Eugénie qui me la donnait.

Mais le meilleur de son oeuvre reste ses propos, recueillis par après. Si, comme le veut Sturgeon dans un article de 1972 **Not Science Fiction, but If Fiction**, il n'y a pas de Science Fiction mais la If Fiction (la Fiction du si) dont le mode est l'hypothétique et le conditionnel, les propos suivants en relèvent pleinement. Il s'agit de l'évocation de ce que serait devenu l'Egypte, si la France l'avait conservée:

Après dix ans d'administration française, les fortifications d'Alexandrie seraient achevées; cette ville serait une des plus belles places fortes de l'Europe; sa population serait très considérable; l'arsenal de construction maritime serait terminé; par le moyen du canal de Rahmanyeh, le Nil arriverait toute l'année dans le port vieux et

permettrait la navigation aux plus grands djermes; tout le commerce de Rosette et presque tout celui de Damiette y seraient concentrés, ainsi que tous les établissements civils et militaires; Alexandrie serait déjà une ville riche; l'eau du Nil, répandue autour d'elle, fertiliserait un grand nombre de campagnes; ce serait à la fois un séjour agréable, sain et sûr; la communication entre les deux mers serait ouverte, les chantiers de Suez seraient établis; les fortifications protégeraient la ville et le port; des irrigations du canal et de vastes citernes fourniraient des eaux pour cultiver les environs de la ville; une peuplade et des fortifications seraient établies au port de Myos-Hormos, où mouillerait l'escadre de la Mer Rouge; les lacs Madyeh, Bourlos et Menzaleh seraient desséchés ou considérablement réduits et des terres bien précieuses rendues à l'agriculture; les denrées les plus diverses, savoir: le sucre, le coton, le riz, l'indigo, couvriraient la Haute-Egypte; plusieurs écluses, plusieurs pompes à feu régulariseraient le système d'arrosement.

Mais que serait ce beau pays, après cinquante ans de prospérité et de bon gouvernement? L'imagination se complait dans un tableau aussi enchanteur! Mille écluses maîtriseraient et distribueraient l'inondation sur toutes les parties du territoire; les huit ou dix milliards de toises cubes d'eau qui se perdent chaque année dans la mer seraient réparties dans toutes les parties basses du désert, dans le lac Moeris, le lac Maréotis et le Fleuve sans eau; jusqu'aux oasis et beaucoup plus loin du côté de l'ouest; du côté de l'est dans les lacs Amers comme dans toutes les parties basses de l'isthme de Suez et les déserts qui s'étendent entre la mer Rouge et le Nil, un grand nombre de pompes à feu et de moulins à vent élèveraient les eaux dans des châteaux d'eau, d'où elles seraient tirées pour l'arrosage; de nombreuses émigrations, arrivées du fond de l'Afrique, de l'Arabie, de la Syrie, de la Grèce, de la France et de l'Italie... quadrupleraient sa population, le commerce des Indes aurait repris son ancienne route... La France maîtresse de L'Egypte, le serait d'ailleurs de l'Hindoustan. Mais j'entends dire qu'une colonie aussi puissante ne tarderait pas à proclamer son indépendance. Sans doute. Une grande nation, comme du temps des Sésostris et des Ptolémées, couvrirait cette terre, aujourd'hui si désolée; par sa main droite elle s'appuierait aux Indes et, par sa gauche, à l'Europe. Si les circonstances locales devaient seules décider de la prospérité et de la grandeur des villes, Alexandrie, plus que Rome, Constantinople, Paris, Londres, Amsterdam, aurait été et serait appelée à être la tête de l'univers.

Après cinquante ans, la civilisation se serait répandue dans l'intérieur de l'Afrique par le Sennaar, l'Abyssinie, le Darfour, le Fezzan; plusieurs grandes nations seraient appelées à jouir des bienfaits des arts, des sciences, de la religion du Vrai Dieu, car c'est par l'Egypte que les peuples du centre de l'Afrique doivent recevoir la lumière et le bonheur!

Général Bertrand, **Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon, dictés par lui-même à Sainte-Hélène**. Paris 1847, pag. 121-23.

Ce qui frappe ce n'est pas seulement la vision, l'anticipation des choses à venir: la coupure de l'isthme de Suez, l'inondation maîtrisée, l'irrigation réglée, le rayonnement de l'Egypte et son influence; nous savons bien qu'en ce domaine Napoléon avait le regard perçant. Ce qui me frappe d'abord c'est le leit-motiv d'Alexandrie, la fascination toujours exercée par Alexandre, et par cet impossible Empire d'Orient, dont Napoléon ne coiffa pas la couronne; c'est aussi l'emploi persistant du conditionnel. Napoléon eut l'intuition que la Science Fiction, la Prévision, l'Anticipation, seraient le "Roman du Si", ou encore le Roman d'Hypothèse.

NOTE

Bismarck tint un jour des propos semblables, refusant qu'il y eût une fatalité historique, et assurant que la Guerre de 1870 pouvait être évidée.

Vers 1885, le prince de Bismarck m'exposa un jour que si Emile Ollivier et le duc de Gramont avaient intelligemment et habilement tiré parti de la renonciation de Léopold de Hohenzollern, ils auraient évité la guerre et remporté en même temps un important succès politique. Après avoir reçu la dépêche du prince Charles-Antoine de Hohenzollern, dans laquelle ce dernier déclarait renoncer au trône d'Espagne pour son fils, Ollivier, me dit Bismarck, aurait dû se rendre immédiatement au corps législatif et y déclarer à peu près ceci:

"Il y a peu de temps la candidature d'un prince prussien au trône de Charles-Quint avait surgi. La France a élevé sa voix, la France a été obéie. Les bons rapports entre la France et sa noble soeur, l'Espagne, n'ont jamais été troublés. Quant à ceux dont les ambitions et l'intrigue ont mis en danger la paix européenne, nous espérons, et l'Europe espère avec nous, qu'ils ne recommenceront pas."

Après avoir esquissé ainsi l'allocution qu'Emile Ollivier eût pu prononcer; s'il n'avait pas été Emile Ollivier, c'est-à-dire un maladroit, Bismarck continua:

Qu'aurais-je répliqué? J'aurais été en fâcheuse posture; ni à l'intérieur, ni à l'extérieur, ma situation n'était aussi solide qu'elle le devint plus tard. Mon vieux souverain n'aimait ni la guerre, ni les aventures, pas plus que le prince héritier; la reine Augusta et la princesse Frédéric m'étaient hostiles. Tous mes adversaires de l'intérieur, les démocrates de toute l'Allemagne, les progressistes du Nord, les ultramontains du Sud auraient fulminé contre le trouble-paix, et j'aurais été obligé de démissionner."

Mémoires du chancelier Prince de Bülow.
Plon 1931. Tome 3 p 144/5

LE PERSONNAGE

Tout chez Napoléon semble contraste. Le plus romantique, le plus utopique, le plus chimérique des rêveurs d'histoire. Le plus réaliste, le plus précis, le plus positif des organisateurs.
René Grousset

Je n'ai qu'une passion, qu'une maîtresse, c'est la France; je couche avec elle; elle ne m'a jamais manqué, elle me prodigue son sang, ses trésors; si j'ai besoin de 500 000 hommes, elle me les donne.
II février 1809, rapporté par Roederer

Il doit s'être publié près de 60 000 volumes sur Napoléon depuis sa disparition à Sainte-Hélène, soit un par jour. Ces travaux se heurtent, se contredisent, s'affrontent, passent de la louange la plus totale au dénigrement le plus malveillant C'est que ce diable d'homme est par trop complexe: il n'a pas un visage, il en a mille. Alors même qu'on se trouve cent raisons pour le haïr on se laisse prendre à son charme, son esprit ou à ses rêves. Puis l'indignation, la colère, parfois le mépris, reviennent. Mais toujours mêlés d'étonnement et d'admiration.

Les uns parlent du général, d'autres du politique ou du législateur, du despote, du bâtisseur ou encore de l'économiste. Il y a les incurables cireurs de pompes, fidèles à une longue tradition, et qui, quand ils sont Corses, gourmandent l'Empereur s'il s'accuse de certaines fautes. Il ignore donc que le soleil n'a pas de taches? Il y a également cet avis d'un des vainqueurs de 14-18:

On a estimé que je ne louais pas assez l'empereur. C'était exprès. Napoléon a été trop loin. Je le répéterai toujours: Au dessus de la guerre il y a la paix.
Maréchal Foch.

Il y a encore ce jugement porté par... par Annibal. Mais oui, chez Victor Hugo, le 8 décembre 1853 à 10 heures et demi du soir:

Dux Maximus post victoriam, minimus post cladem.

Puis, comme Hugo le prie de répondre en français pour se faire comprendre de tout le monde:

Napoléon vaincu, c'est Napoléon égoïste. Vainqueur il pense à la France; vaincu il pense à lui. Moscou le fait réfléchir aux Tuileries. Austerlitz le fait songer à la France. Napoléon vaincu, c'est le génie fuyard qui se réfugie sous une couronne au lieu d'abdiquer sous une auréole.

Le chiendent avec ce diable d'homme c'est qu'en écrivant sur lui on ne peut s'arrêter à un seul jugement, on change dix fois de sentiments. Tantôt il enthousiasme ou il révolte, on l'admire ou on le condamne, on le loue ou on l'excècre, soudain il fascine, il charme, il enthousiasme, il enflamme, jamais il n'est indifférent. Il a tant de visage contradictoires et divers.

Le militaire est honni par principe, et par le sang de plus d'un million de morts... Mais, dans un genre aussi détestable, quel génie! Le conquérant impassible est l'amoureux enflammé des lettres à Joséphine et celui qui, la veille d'Austerlitz, discute au bivouac des mérites de la tragédie de Raynouard: **Les Templiers**..

Taine, qui ne l'aime pas, voit en lui un poète prodigieux, un homme de la Renaissance, le dernier condotierre, un frère posthume de Dante et de Michel-Ange. Son cerveau ne travaille jamais à vide: les affaires sont rangées dans des tiroirs mentaux qu'il ouvre ou ferme à volonté. Il veut dormir? Il les ferme tous. Il a peu étudié, et mal, à Brienne, par la faute de professeurs médiocres. Il ne connaît à fond que les mathématiques et la géographie.

Mais on a écrivit à son sujet:

Les opérations les plus brillantes de Napoléon semblent appartenir bien plus au domaine de la poésie (pour l'imagination créatrice) qu'à celui des sciences exactes. La cause en est simple, c'est que la guerre est un drame passionné, et nullement une opération mathématique.

Jomini, qu'on put appeler "le devin de Napoléon"

L'écrivain a le sens de la phrase française, mais aussi de l'image concrète. Dans un débat traitant des lois pas de grands principes: deux questions *Cela est-il juste?* ou alors *Cela est-il utile?* Ce n'est pas la langue classique et académique? Qu'importe, elle contient le feu et la vie. C'est qu'il pense les choses, non les mots. Rien d'abstrait dans ses propos.

Je ne suis pas content de la régie des douanes sur les Alpes on n'entend pas le versement de ses écus dans le trésor Public.

L'adultère n'est pas un phénomène, il est très commun, c'est une affaire de canapé.

On ne peut gouverner l'homme que par l'imagination, sans l'imagination c'est une brute. Ce n'est pas pour cinq sous par jour, pour une chétive distinction qu'on se fait tuer; c'est en parlant, l'âme qu'on électrise l'homme.

(Vous, Français) la sévérité du gouvernement républicain vous eût ennuyé à mort. Qu'est-ce qui a fait la Révolution? La vanité. Qu'est-ce qui la terminera? Encore la vanité. La liberté n'est qu'un prétexte.

Vous ne savez rien vouloir sérieusement, si ce n'est peut-être l'égalité. Et encore on y renoncerait volontiers, si chacun pouvait se flatter d'être le premier.

Bien de ses jugements viennent tout droit du XVIIIe siècle. On les croirait sortis d'un salon du temps.

Le Mahomet de Voltaire n'est ni un prophète, ni un Arabe; c'est un imposteur qui semble avoir été élevé à l'Ecole Polytechnique.

Quand Mme de Genlis veut définir la vertu, elle en parle toujours comme d'une découverte.

(Me de Stael) apprend à penser à ceux qui ne s'en aviseraient pas ou l'avaient oublié.

Sur Chateaubriand dont il venait de faire fusiller un parent *Il écrira quelques pages pathétiques qu'il lira dans le faubourg Saint-Germain, les belles dames pleureront, et vous verrez que cela le consolera.* Cela le consola en effet.

A croire Chaptal, il malmenait et estropiait le français, dont il ignorait le sens des mots, disant point fulminant pour culminant, rentes voyagères pour viagères, Iles Philippiques pour Philippines, enfanterie pour infanterie, épines de poisson pour arêtes, armistice pour amnistie, et j'en passe.

Une de ces bourdes est restée célèbre: on discutait du code civil, Napoléon posa la question de savoir comment ramener au logis une femme qui l'a quitté. *On la sommera! Comment voulez vous qu'elle revienne si on l'a assommée!* Mauvaise querelle, qui peut se vanter d'interpréter toujours correctement le vocabulaire technique d'une profession que l'on ne pratique pas? Et aussi une langue étrangère, le français n'était pas la langue maternelle de Napoléon. Mais disons qu'il en posséda vite le génie.

Il y a l'officier de Toulon, le général de la première armée d'Italie, le comédien, élève de Talma, qui mit en scène le Sacre à Notre-Dame, le radeau à Tilsitt et à Erfuth le parterre de rois, mais qui rate avec Moreau la scène du pardon: *Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ...*

Le visionnaire politique, si plein d'audace, se révèle timide devant les innovations de la mécanique: il met au rancart les ballons hérités de la Convention; il repousse le navire à aubes et le sous-marin offerts par Fulton, qui eussent mis à mal la flotte anglaise et permis le débarquement; tout comme il ne prêta pas d'attention au fardier de Cugnot, capable de traîner les grosses pièces de siège. Mais le même, durant la campagne de 1814, transporta ses troupes en voiture réquisitionnant les carrioles et les fiacres de Paris, anticipant les taxis de la Marne... Et le même conçoit le navire de bataille mono-calibre que réalisa l'amiral Fisher, après 1900, avec le Dreadnought.

Plus tard, le destin fit un clin d'oeil: on complota de l'enlever de Sainte-Hélène en sous-marin. Deux navires étaient en construction en Louisiane. Mais la nouvelle de sa mort les rendit inutiles. Danrit en fit un roman **Evasion d'Empereur**.

Nostradamus l'avait prophétisé, et de son seizième siècle de regard, scrutant les replis de l'avenir, avait distingué le génie à venir:

De la cité marine et tributaire
La teste rase prendra la satrapie
....
Par quatorze ans tiendra la tyrannie.
Centurie VII, 13

Dire qu'en Corse, tributaire de Gênes, naîtra un homme, dit "le petit tondu" qui détiendra le pouvoir durant quatorze ans n'est déjà pas mal; il est sans doute mieux de le juger, déjà, sévèrement.

Un Empereur naistra près d'Italie
Qui à l'empire sera vendu bien cher
....
Qu'on trouvera moins prince que Boucher.
Centurie I, 60

Voilà qui n'est pas pour conforter ses panégyristes. Mais on en vient à devoir le défendre contre certains critiques d'intelligence étroite:

> *Mr Charles Bruneau, professeur de langue française à la Sorbonne a cru pouvoir expliquer dans une lettre publique: 1° que Napoléon n'est pas un écrivain, parce qu'un écrivain "est celui qui écrit des livres"; 2° parce qu'on ne s'exprime plus dans le style de Napoléon; 3° que certains recueils modernes de textes choisis ne mentionnent aucun texte de l'Empereur.*
> G Sanvoisin. **La Sorbonne cause une bagarre à propos d'une thèse sur Napoléon.** Ce Matin-Le Pays 10 août 1950

L'esprit connaît un perpétuel mouvement de pendule allant de l'aversion à la fascination. Cela se constate merveilleusement chez Chateaubriand. On sait la rivalité d'auteur qui l'opposait à l'empereur.

Il commence dans ses Mémoires d'Outre-Tombe (3e partie, livre III) pa déclarer:

Le train du jour est de magnifier les victoires de Bonaparte: le patients ont disparu; on n'entend plus les imprécations, les cris d douleur et de détresse des victimes; on ne voit plus la France épuisée labourant son sol avec des femmes; on ne voit plus les parents arrêté en pleige (en caution) de leurs fils, les habitants des villages frappé solidairement des peines applicables à un réfractaire; on ne voit plu des affiches de conscription collées au coin des rues, les passant attroupés devant ces immenses arrêts de mort et y cherchant, consternés les noms de leurs enfants, de leurs frères, de leurs amis, de leur voisins.

On oublie que tout le monde se lamentait des triomphes (...) o oublie que le peuple, la cour, les généraux, les ministres, les proche de Napoléon étaient las de son oppression et de ses conquêtes, las d cette partie toujours gagnée et jouée toujours, de cette existenc remise en question chaque matin par l'impossibilité du repos.

Quant à Bonaparte, lui, malgré ses énormes acquisitions, il succombé, non parce qu'il était vaincu, mais parce que la France n'e voulait plus. Grande leçon! qu'elle nous fasse à jamais ressouveni qu'il y a cause de mort dans tout ce qui blesse la dignité de l'homme.

Il serait difficile de condamner mieux, en aussi belle langue. Mais le même Chateaubriand, 3e partie, Livre VI, écrit:

Bonaparte n'est point grand par ses paroles, ses discours, se écrits, par l'amour des libertés qu'il n'a jamais eu et n'a jamais pré tendu établir; il est grand pour avoir créé un gouvernement régulier e puissant, un cadre de lois adopté en divers pays, des cours de justice, des écoles, une administration forte, active, intelligente. (...)

Il est grand surtout pour être né de lui seul, pour avoir su, sans autre autorité que celle de son génie (...) se faire obéir pa trente-six millions de sujets à l'époque où aucune illusion n'environne les trônes; il est grand pour avoir abattu tous les rois ses opposants, pour avoir défait toutes les armées quelle qu'ait été la différence de leur discipline et de leur valeur, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir surpassé tous les vainqueurs qui le précédèrent, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre.

Toute la légende, toute l'adulation masochiste éclate dans ces lignes, jamais la relation amour-haine entre un écrivain et son personnage ne fut aussi flagrante. Mais elle fut aussi celle de tout un peuple, et l'Empereur encombra longtemps les esprits, les monuments et les pensées.

Car Napoléon sut avant tout cultiver le culte de la personnalité. Il s'agissait de faire en sorte que le public vit en lui une sorte de dieu. Dans ce domaine nous n'avons guère inventé. Il y avait les Bulletins de la Grande Armée. Il y avait le Cathéchisme Impérial, où Dieu ordonnait l'obéissance à l'Empereur. Un certain Lachaise alla très loin dans la flagornerie, déclarant: *Dieu fit Napoléon en six jours, puis Il se reposa.* Ce qui entraîna la réplique anonyme: *Après quoi il fit Lachaise et fut bien plus à son aise.*

Napoléon ne se faisait guère d'illusion sur la portée de pareils coups d'encensoir, et préférait des moyens plus subtils. Soignant son image, il interdit qu'on parlât de ses blessures dans les Bulletins, voulant que le soldat le crût invulnérable autant qu'invincible. Ce n'est pas le hasard ou l'inconscient collectif seuls qui créèrent la légende impériale, la volonté décidée du maître y eut sa part.

La légende populaire de l'Empereur (admirablement présentée par Balzac dans son **Napoléon raconté par un grognard**) naquit tout autant de l'adulation et de la confiance des Français que de la volonté impériale. Car, jusqu'en 1807, la nation reconnut en lui son sauveur et son guide. Après... quand la conscription pesa plus lourdement, que les listes des morts s'allongèrent...

Et quand mourut Napoléon commença un siècle d'admirables cirages de pompes. Certains firent montre de tant d'adulation et de fougue qu'on peut se demander s'il n'y avait pas des écoles pour cela. Il eût été sacrilège, blasphématoire, d'émettre la plus légère réserve, de rappeler que la grandeur des généraux dépend parfois de la médiocrité de leur adversaire. Quand Frédéric II rencontre Soubise c'est un triomphe (joliment chansonné du reste), quand il rencontre Daun il se fait battre, et il sait le reconnaître (A un dîner où Daun se tenait au bout de la table, il lui dit: *Monsieur le Maréchal, à mon côté, j'aime mieux vous avoir ici qu'en face.*); Condé est battu par Turenne, et

plusieurs fois; face à l'archiduc Charles Napoléon est battu à Essling et diffici-lement vainqueur à Wagram. Ne disons rien de Koutousoff: un général russe dispose de soldats *qu'il faut tuer deux fois*, et il a toujours comme alliés l'étendue et le froid. Napoléon assure ne pas craindre d'avoir à affronter César, mais à Postdam, devant la tombe de Frédéric-II, il déclare: *Serais-je ici, si tu étais vivant?*

Rien n'en est dit, alors que le propos est à l'honneur des deux généraux. Mais on déguise autant les batailles impériales. A Marengo, Bonaparte était battu quand arriva Desaix qui, par sa décision et la justesse de son coup d'oeil, remporta la victoire. Cela se sait, cela s'enseigne... dans les manuels d'histoire militaire.

Austerlitz! La parfaite bataille napoléonnienne, celle du génie par excellence! Napoléon exposant la veille son plan à ses soldats, détaillant par avance les mouvements de l'adversaire! Prodige de divination d'un esprit supérieur!

On omet de rapporter que si Napoléon pouvait aussi aisément exposer la manoeuvre des alliées c'est que son espion, Schulmeister, lui en avait apporté les plans. Le secret n'en est plus un depuis longtemps, il y eut même, au début du siècle une suite de romans de Charles Laurent (**L'Espion de l'Empereur, l'Empereur s'amuse, l'Empereur se venge.**) qui démontèrent ce mécanisme. Pas d'écho. Et quand Abel Gance réalisa **Austerlitz**, il lui fallut couper les passages relatifs à Schulmeister, que le mythe restât préservé

Que Napoléon l'ait tu, on le conçoit. Il avait tout intérêt à se présenter comme lisant à distance les plans de l'adversaire; une réputation de double vue, jointe à celles d'invulnérabilité et de génie de la guerre n'est pas à dédaigner pour un général.

Cette vision passa dans l'enseignement. Les manuels scolaires de la IIIe République furent stupéfiants de maquillage historique. Ils parlent de la campagne de 1809, mais ils ne disent rien de la révolte du Tyrol menée par l'aubergiste Hoffner (Il est vrai que c'est à Mantoue qu'on le fusilla), rien non plus de la chevauchée du jeune duc de Bruns-wick, traversant avec ses cavaliers une Allemagne dite alliée, ou occupée, ou annexée; tout comme disparaît mystérieusement le débarquement anglais à l'embouchure de l'Escaut.

A lire les ouvrages scolaires, les peuples ne demandaient qu'à se coucher aux pieds de l'Empereur... Et l'Espagne! Là, le fanatisme et

les moines expliquent cette résistance. Napoléon a pourtant dit *Les Espagnols réagirent comme un homme d'honneur.* (Ce n'était pas dans le sens de l'histoire, voyons...) Les Russes? Ce sont de semi-barbares. Et s'il arrive que l'on parle des Tyroliens de 1809: *des fanatiques butés, incapables de saisir la main tendue et d'apprécier les bienfaits apportés par l'administration impériale.* On nous l'a chanté cet air là...

Avant 1940, des hommes politiques rappelaient sans cesse les invasions de 1814 et 1815, conjointement avec celles de 1870 et 1914, oubliant qu'il est normal que les voisins vous rendent les visites que vous faites régulièrement, et qu'ils présentent la note si vous avez pris l'habitude de venir saccager leur demeure. Ces invasions furent présentées comme "la revanche des rois", alors que 1813 fut 1793 à rebours, dirigé cette fois contre la France.

Le plaisant de la chose est que ces armées c'était Napoléon qui les avait formées, instruites, entraînées en annexant et assujetissant les populations et les enrôlant dans ses armées. A force d'embrigader les peuples, Napoléon créa les armées qui se dressèrent en 1813, quand la guerre des rois devint celle des nations. Les rois, ceux de Saxe, de Danemark, de Wurtemberg, purent bien s'accrocher à leur fidélité au suzerain impérial, leurs peuples refusèrent, se dressèrent et entraînèrent les souverains contre la France. Ce fut l'Allemagne des peuples qui se souleva, vengeant vingt ans d'humiliation, de pillage, d'exactions et de meurtres au nom de la Liberté. Et, sans la magnanimité du tsar Alexandre, avec quelle joie eussent été allumés, juste retour des choses, des incendies vengeurs lors de l'invasion de 1814.

Les temps étaient féroces. Les victoires de la Révolution vinrent de ce que l'on substitua la guerre des nations à la guerre des rois. Le XIXe s'en moqua, parlant de *La Guerre en dentelles!* avec une jolie nuance de mépris, imaginant, au souvenir de Soubise, un univers de frivolité. Le vrai est que les gens du XVIIIe essayèrent d'humaniser la guerre, d'en réduire le nombre de blessures, de les aider à se fermer vite, sans laisser de ferments de haine, cela en ne recherchant pas les destructions inutiles.

La grande leçon de ce siècle n'est pas le (prétendu) salut de Fontenoy (celui qui faisait feu en premier se retrouvait désarmé par après) mais cette volonté d'épargner les vivants. Louis XV déclarait hautement *Le sang des ennemis c'est toujours le sang des hommes.* Ce pourquoi l'école laïque et républicaine le traita d'efféminé. Le grand homme

était toujours le conquérant qui entassait cadavres sur cadavres, la gloire payant tout cela.

Sous Napoléon les Français furent saoûls de cette gloire là. Ils en redemandèrent, la Grande Armée leur était chère, car un tiers seulement de ses soldats étaient Français. Les autres? Belges, Hollandais, Rhénans, Italiens, Suisses, ne l'étaient que de nom. Mais, comme disait Falstaff: *ils emplissent la fosse aussi bien que d'autres...*

Surtout les Français ignoraient que Napoléon ne fut ni le seul ni le plus grand, que Saint-Cyr fut fondée quatre ans après West-Point et sur son modèle. Et qu'il y avait plus grand que lui comme général et comme administrateur: Gengis Khan, dont l'empire couvrait les trois quarts de l'Asie, ses petits-fils y ajoutèrent la Russie et une partie de la Pologne. Ils se préparaient à avaler le reste de l'Europe quand la mort de l'Empereur mongol les fit retourner à Péking.

Presque toujours une période culminante de la pensée et de l'art militaires est le fait d'un génie isolé; après lui retombe la médiocrité; ses enseignements, son exemple, sont méconnus, incompris, sinon oubliés. Sauf un, les épigones d'Alexandre furent des capitaines quelconques; les maréchaux de Napoléon ne seront que de très bons exécutants sous l'oeil du Maître, mais des stratèges de second plan.

Or, Gengis Khan sur créer une doctrine, la faire pénétrer dans les esprits, développer les qualités éminentes des lieutenants qu'il s'était choisis avec sagacité. Lui mort, l'art militaire mongol ne périclita pas. (...)

L'Empire mongol créé et organisé de toutes pièces par le génie de Gengis Khan survécut donc à son fondateur.

Marcel Chambord.

Au musée des archives nationales on peut toujours voir une lettre du Shah de Perse au Roi de France rédigée sur du papier timbré à Péking. Mais le conquérant mongol restait un inconnu, Napoléon était le seul astre admissible. Cependant au XVIIIe les traductions de Pétis de La Croix avaient appris cette histoire. Mais c'était l'heureux succès d'un barbare que la civilisation contemple avec dégoût.

Mais qu'opposer à la nostalgie de "La Gloire", du temps où les armées françaises promenaient sur l'Europe des bannières victorieuses?

Batailles payées avant tout du sang des Français nominaux: Belges, Italiens, Rhénans, et plus tard Hollandais, Hanovriens, Dalmates.

Ah, s'il n'y avait pas eu le Second Empire! Peut-être les esprits se seraient dégrisés plus tôt. Mais on le grandit encore, pour faire pièce au neveu. Pour écraser Napoléon III il fallait que l'Empereur eût été ce dieu révéré par l'armée et par la France.

Pour un peu on aurait dit de lui, comme un plaisant de Staline: *Il est Grand Maréchal, Grand Amiral, Génial! Demain il sera pape. A sa mort il sera dieu!*

Un dieu n'est pas faillible. Seul le destin -La Moïra des anciens au sceptre de fer- est capable de le plier. Monsieur Thiers polit cette statue d'un homme de génie qui jamais ne commet d'erreur, dont le jugement n'est jamais en défaut, victime de la trahison et du destin. Napoléon est un génie militaire (ce qu'il fut incontestablement), le dieu de la guerre, infaillible dans sa démarche.

A lire les ouvrages, Napoléon n'aurait été vaincu qu'à force de victoires. Jamais il ne rencontra un adversaire à sa mesure. La Russie s'expliquait par le froid, la neige, l'incendie... L'Espagne? Par le fanatisme et une guerre que les guérilléros ne menaient pas selon les règles. L'Empereur avait beau les battre, ils refusaient de l'admettre. Tout était toujours à recommencer. L'échec de la campagne de 1813? La trahison des Saxons. (personne ne se demandant: Pourquoi ont-ils changé de camp?) La campagne de France de 1814? Jamais il ne fut plus génial! Manoeuvrant par les lignes intérieures, transportant ses soldats en charettes pour les amener frais à la bataille, il tient longtemps tête aux Coalisés. Mais les civils lachent.

Waterloo? La victoire nous était due: nous la désirions, le ciel n'avait pas le droit de renverser l'Empereur! Exemple typique de ce dérèglement de l'esprit dénoncé par Bossuet: *Vouloir que les choses soient parce que nous voulons qu'elles soient.*

Reconnaissons que longtemps le destin sembla au côté de Napoléon, comme il se tint près d'Hitler, l'un comme l'autre décontenançaient l'ennemi présent. Ségur rapporte comment à Burgos, écartant un rideau, Napoléon se trouva face à face avec trois Espagnols armés jusqu'au dents... qui n'osèrent rien tenter.

Il y eut aussi cet officier autrichien qui, alors que l'Empereur s'exposait dans les retranchements de Lobau, lui cria "Retirez-vous,

Sire, ce n'est pas là votre place". Un encore qui n'osa pas. Le prestig du grand capitaine? Ou un reste de cet esprit du XVIIIe voulant qu'à l guerre il y eut des choses qui ne se fissent point?

Même des esprits froids comme S Zweig ou E Ludwig se laissèrent fasciner par l'avertissement, trouvé à la fin du cahier de Brienne: "Sainte-Hélène, petite île" Quel signe du destin! Hé non! A l'époque Sainte-Hélène était l'étape obligée sur la route des Indes, tant à l'aller qu'au retour. Encore ne savaient-ils pas, ce qui est connu de la **Revue Napoléonienne** et de la **Nouvelle biographie générale** éditée en 185 chez Didot (T IV, p639), qu'un officier, rentrant des Indes, proposa au Premier Consul de s'emparer de Sainte-Hélène. En vue d'un hold-up: rafler le tribut des Indes quand le convoi y ferait escale. Est-ce parce qu'il était Corse que Napoléon comprit tout de suite, et que seule la défaite de Trafalgar empêcha la réalisation du projet? Quant à l'officier, après avoir joué son rôle dans la campagne de 1809, il toucha enfin un brevet de général, signé du 18 juin 1815. J'en connais qui rêveront là-dessus.

Par moment les louangeurs perdent toute mesure, et surtout tout jugement. En 1930, un académicien fit à l'Université des Annales une conférence: **Le Drame de Waterloo.** Il trouva blessant, et même déplacé, qu'après Waterloo la cavalerie prussienne fit ce que n'avait pas fait la française après Ligny, se donnant *la joie de sabrer des hommes exténués et désormais à peu près sans défense*. Blucher n'avait pas à profiter de la victoire, cela était réservé sans doute à l'Empereur. Il s'indigna également des trahisons, avant et après la bataille, de la *scandaleuse* remontée de la rente sitôt la défaite connue (Cela aurait dû lui ouvrir les yeux quant à *l'enthousiasme* général).

Passons. Il est plus intéressant de le suivre quand il rapporte, qu'avant la bataille, Soult, qui avait combattu les Anglais en Espagne et savait combien ils sont redoutables sur une position qu'ils ont organisé, déconseilla l'attaque de front. *Ce n'est pas parce que les Anglais vous ont battu qu'ils sont invincibles!* fut l'impériale réponse. Reille, interrogé à son tour, proposa des manoeuvres sur les ailes plutôt *qu'un difficile assaut de front sur le centre.* L'empereur n'en a cure. Il percera le centre, ensuite sa cavalerie n'aura plus qu'à balayer les débris.

C'est la conclusion qui est intéressante: *Napoléon aurait pu et dû gagner la bataille de Waterloo (...) Elle n'a pas été gagnée, c'est bien la preuve que le génie des hommes est impuissant contre la fatalité.*

Ce n'est plus le chauvinisme qui parle. L'historien déraisonne franchement. Après avoir étalé les raisons de la défaite: un mauvais plan d'attaque, la bataille mal conduite, etc... Lecomte s'en prend à la fatalité. L'homme était cependant capable de raisonner, (encore qu'il dut sa place de secrétaire perpétuel de l'Académie, plus aux talents de sa cuisinière -la meilleure table de Paris- qu'à ses mérites propres) mais le mythe, la pensée conformiste, furent les plus forts. Le génie de l'Empereur n'admet pas d'éclipse. Et quand l'adversaire est médiocre, la défaite est voulue par les dieux et ordonnée par eux. C'est le destin qui abattit ce chêne, non les hommes. Napoléon est un Titan foudroyé par Jupiter pour son audace.

Cela cent quinze ans après la bataille.

A tant insister sur la fatalité, le hasard, qui mirent fin à ce destin "lumineux", on fit invinciblement naître cette idée que les choses auraient pu devenir autres: il suffisait d'un hasard heureux en place d'un malencontreux. La défaite n'était pas nécessaire, l'histoire aurait pu être différente. Waterloo une victoire, et les Napoléon se trouver toujours présents sur le trône.

Très vite ce Napoléon devint un objet de littérature, et même un personnage littéraire. Avant le cinéma, drames et mélodrames le mirent en scène: du drame historique classique (**Napoléon Unique**) au semi-vaudeville (**Madame Sans-Gêne**) sans omettre les pièces à grands spectacles, et les précurseurs de Cécil B de Mille. Et ne disons rien des romans pséudo- historiques. On sait aussi que Barjavel, dans **Le Voyageur Imprudent**, expédie son héros devant Toulon afin d'y tuer un empereur qui n'est encore que Bonaparte. Voilà Napoléon dans la Science Fiction.

Ce petit opuscule aborde un sujet pas encore traité, du moins à ma connaissance: l'influence de Napoléon sur le développement de la Science-Fiction. Voyant là un thème de classement, j'ai été amené à découvrir que Napoléon, par son personnage, par sa vie, son destin, ses erreurs au besoin, fut le générateur de ce genre: l'Uchronie, bien avant que l'on parlât de Science-Fiction. C'est ce que les pages suivantes vont tenter d'établir.

Waterloo

Waterloo signifia l'écroulement d'un homme, d'une dynastie, d'un pays. Ce fut une défaite, incontestable, totale. et qui prit, par la suite, dans les esprits une importance exagérée. Je crois qu'il s'est écrit plus sur elle que sur Marengo, Austerlitz, Iena, Wagram réunies. Ce qui frappa les esprits ce fut l'ampleur et la soudaineté de la défaite. Sans doute Napoléon avait déjà été battu dans le passé. En dépit de l'imagerie, qui persista jusqu'au début du XXe siècle, les Alliés n'étaient pas entrés à Paris en 1814 à force de victoires impériales. Mais c'étaient alors d'honorables défaites, après lesquelles l'armée retraitait en bon ordre. Même en Russie, où, l'armée se décomposait jours après jours, usée par les éléments, par le froid et la faim. Mais la Bérésina reste une manoeuvre admirable d'une armée qui fait toujours front...

A Waterloo, en une journée, ce fut la défaite, la déroute et non pas la retraite, ce fut la Garde reculant sur le champ de bataille et la fuite éperdue. L'armée n'est plus qu'un torrent d'hommes épouvantés que sabre la cavalerie prussienne.

Si encore Napoléon avait rencontré un adversaire à sa taille! Un

archiduc Charles, qui avait jadis ruiné les conquêtes du Directoire, qui l'avait battu à Essling... Mais non! Rien qu'un anglais se tenant sur la défensive, dont tout le génie fut de s'accrocher au terrain, avec une obstination de bull-dog, en attendant l'arrivée des Prussiens.

Existait-il face à lui? Non! Le hasard, des hasards, une conjonction de hasards, furent la cause du désastre: le courrier qui manque Grouchy, la pluie qui, retardant l'attaque, donne aux Prussiens le temps d'arriver avant la défaite anglaise.

Ce n'est pas nous qui le disons. Dans le Mémorial du 26 août 1816, Napoléon dicte un historique de Waterloo. Cela commence par des conditionnels:

Si le Maréchal Grouchy eût été sur le champ de bataille...

Si le temps eût permis à l'armée française de se ranger en bataille à quatre heures du matin, avant sept heures l'armée anglo-hollandaise eût été écharpée...

Si le temps n'eût permis à l'armée française de prendre son ordre de bataille qu'à dix heures, à une heure de l'après-midi l'armée anglo-hollandaise eût fini ses destins...

Si le Maréchal Grouchy eût campé devant Wavre (...) l'armée prussienne n'eût fait aucun détachement pour sauver l'armée anglaise et celle-ci eût été complètement battue...

Bref nous nageons dans l'hypothétique, l'histoire est en passe de se refaire. On sent l'empereur tout prêt d'aller plus avant, de réécrire Waterloo, comme il a imaginé le destin de l'Egypte devenue française.

Mais le pis est que Wellington, étant un piètre général, eût dû être vaincu:

La position de Mont-Saint-Jean était mal choisie. (...) Le général anglais ne sut pas tirer parti de sa nombreuse cavalerie. (...) il eût deux fois opéré sa retraite dans la journée si cela lui eût été possible. Ainsi par le fait, ô étrange bizarrerie des événements humains! le mauvais choix de son champ de bataille, qui rendait toute retraite impossible, a été la cause de son succès.

On omet généralement de dire que jusqu'à 14 heures, arrivée du corps de Bulow, Napoléon avait la supériorité numérique réelle: 74 000 hommes et 246 canons contre 67 000 hommes et 196 canons, une armée aussi

nombreuse qu'à Austerlitz, contre un adversaire plus faible.

Mais... mais, comme le dit un jour Lloyd George, le malheur voulut qu'en face de lui se tenait un anglais trop bête pour comprendre qu'il était battu après deux heures de combat.. Un stratège intelligent se fût immédiatement mis en retraite, mais un Wellington refuse tout mouvement, s'accroche comme un bull-dog, et a la chance de voir arriver Bulow, puis Blücher. Et ce faisant il l'a emporté! Dites encore après cela que le destin n'avait pas pipé les dés! Et que cette victoire à Waterloo n'eût pas été logique!

Depuis Waterloo fut étudiée comme aucune autre bataille, pour se transformer en "glorieuse défaite". (Les scribes de l'époque n'avaient pas encore inventé *La Triomphale défaite* française aux Jeux Olympiques d'hiver)

Il y a là autre chose que le simple chauvinisme. L'inconscient collectif refusait cette défaite, ce désastre, le fait que César n'était plus qu'un auguste ratant le saut périlleux et se ramassant dans la sciure. Ce qui provoquait ulcère à l'estomac chez ces méchants écrivains, mais bons cireurs de pompes, Albert Du Bois et Marcel Thiry.

Le destin était coupable, coupable "de lèse-majesté" selon le mot de Hugo dans l'Expiation. Ce n'étaient pas les hommes qui avaient vaincu le Grand Empereur, mais le *Fatum*, dont il avait été jusqu'alors l'instrument, le brisa comme verre. Opinion renforcée par le propre jugement de Napoléon:

Je me sens poussé vers un but que je ne connais pas; quand je l'aurai atteint, dès que je ne serai plus utile, alors un atome suffira pour m'abattre, mais jusque-là, tous les effort humains ne pourront rien contre moi.

Napoléon devant Duroc, Caulaincourt et le comte de Ségur. En 1812.

Cette défaite prit, dès lors des aspects de tragédie grecque, Napoléon n'y affronta pas des généraux sans génie, mais non sans ténacité, c'est avec le destin qu'il se colleta. Avec Dieu pour Hugo:

Cet homme gênait Dieu. Et il suffit d'un peu de pluie pour le vaincre...

Cela c'est la légende, colportée par les demi-soldes et tous les nostalgiques. La vérité est proclamée par Carnot, *l'Organisateur de la Victoire* : Waterloo ne fut pas une oeuvre de génie, mais: *une série de fautes indignes du génie de Napoléon.*

Car, contrairement à certaine légende, jamais Napoléon ne fut plus piètre. Il retarde l'instant de l'action, alors que le temps presse, que l'arrivée des Prussiens reste une éventualité; il veut que le terrain soit assez ferme pour porter l'artillerie. Puis, le moment venu, il oublie ses canons et lance son infanterie à l'assaut de points fortifiés, qu'il fallait écraser sous les boulets. Pas de manoeuvre, mais des coups de boutoir obstinés. Quand la voie est enfin ouverte, il est trop tard. Le capitaine d'artillerie de Toulon n'était plus, il restait Ajax furieux, en proie à l'aveuglement divin.

Dans son 1815, Arsène Houssaye, panégiriste pourtant de Napoléon, écrit, parlant des assauts donnés aux fermes fortifiées:

L'empereur (...) pensa à préparer l'assaut de Mont-Saint-Jean par une démonstration du côté d'Hougoumont.(...) Les bataillons du prince Jérôme, chargés de cette attaque se laissèrent emporter par leur ardeur (...) Ils donnèrent assaut à cette position. (...) Six régiments s'épuisèrent ainsi tout le jour sans résultat et à l'encontre des instructions de l'empereur (...) L'empereur se faisait facilement des illusions, mais il voulait surtout en donner aux autres. En avant et à la droite de la belle-Alliance avait été établie une formidable batterie de quatre-vingts bouches à feu.

Pas plus qu'à Hougoumont, on ne s'était avisé de faire brèche avec quelques boulets dans les bâtiments de la ferme de la Haye-Sainte (...) Un bataillon tourna la ferme (...) mais il ne put non plus démolir les murailles à coups de crosse de fusil.

Admirons ce "on" vague à souhait. Pourtant le général en chef fut officier d'artillerie, une batterie de 80 canons n'entre en action que par son ordre. Ne serait-ce pas qu'on veut masquer sa responsabilité.

L'assaut du plateau. Comme les Français allaient couronner le plateau lord Uxbridge avait fait charger sa cavalerie (...) les lourdes colonnes françaises ne peuvent faire qu'une pauvre résistance. les

hommes refluent les uns contre les autres (...) au point que l'espace leur manque pour mettre en joue et même pour frapper à l'arme blanche les cavaliers qui pénètrent dans leurs rangs confondus. C'est pitié de voir les Anglais traverser et enfoncer ces belles divisions comme de misérables troupeaux (...) Bientôt il ne reste plus un seul Français sur les versants de Mont-Saint-Jean.

On criait victoire autour de l'empereur. Lui était surpris et mécontent que sa cavalerie se fût engagée sans ses ordres contre des troupes encore inébranlées. Il dit à Soult "Voilà un mouvement prématuré qui pourra avoir des résultats funestes sur cette journée".

(les soldats) s'étonnent de tant de mouvements décousus, ils sont rebutés par tant d'assauts sans résultat.

La conclusion de Houssaye! *Napoléon était en possession de tout son génie, de toutes ses forces intellectuelles et physiques.* Cela alors que tout au long de la bataille, une fois engagée, il se laisse porter par les événements. Aucune manoeuvre. Tout ce qu'il imagine c'est de donner de la tête, obstinément, contre les lignes de Wellington. Il lui fallut même prendre du repos, abandonner la bataille, épuisé par la fatigue, indécis face à un général qu'il n'avait encore jamais affronté.

Mais cela ne peut se dire, la fascination du mythe est toujours là. L'explication est prête. Ce n'est pas lui, ce sont les autres:

Seulement il n'avait plus en lui la même confiance; de là ses hésitations. En outre, son plan admirablement conçu fut médiocrement exécuté par Ney, Reille, Drouet d'Erlon, surtout par Grouchy.

Jamais Napoléon n'exerça plus effectivement le commandement, jamais son action ne fut plus directe. Mais, obligé à jouer le rôle de "sergent de bataille", il s'employa tout entier à parer aux méprises, aux oublis, aux fautes de ses lieutenants.

Ce n'est pas une défense mais un enterrement. Houssaye souligne lui-même (<u>jamais son action ne fut plus directe</u>) que l'oubli de l'artillerie doit être porté sur l'ardoise de l'Empereur.

Ainsi, à refuser que le "dieu de la guerre" ne fut plus égal à lui-même, on en vint à charger le destin d'un rôle qui ne fut pas le sien. L'empereur ne se trompant jamais, la défaite, qu'on ne pouvait nier, devait résulter d'interventions extérieures.

Mais, si la défaite n'était que le fait d'événements fortuits, tout aurait donc pu prendre une autre face. L'Empereur rentrant victorieux à Paris, sa dynastie occupait toujours le trône, les Napoléon se succédaient comme jadis les Louis. Que de telles rêveries fussent pures folies, que, vainqueur à Waterloo, Napoléon n'en aurait pas moins été écrasé par le reste des armées coalisées, nous en sommes conscients et informés de nos jours. Mais à l'époque, ou il y a cinquante ou cent ans, même des historiens berçaient semblables chimères.

C'est alors, quand chacun refaisait la bataille sur les tables de café, qu'apparut cette idée lancinante: l'histoire aurait pu être autre. Si donc, au XIXe naquit cette idée que l'histoire doit être faite et non subie, que si l'histoire est un fleuve au cours inexorable, il est possible de manoeuvrer entre ses remous, et l'homme doit être le pilote de l'histoire, s'il n'en est pas le moteur, cette idée vient de Napoléon et de Waterloo.

Une défaite donc, mais quel coup de pouce à la légende! Napoléon victorieux voit soudain son armée emportée comme paille au vent, la Garde même recule. Le destin se dresse devant lui, déclare: *Tu n'iras pas plus loin.* L'homme est vaincu, mais par la force des dieux qui l'ont égaré, non par celle des armes.

Car si Napoléon avait perdu la bataille, il avait sauvé sa légende. Du jour de Waterloo son destin devint tragique, digne d'une tragédie d'Euripide. Après 1815 il était le vaincu du destin, non celui des hommes. Waterloo ne serait pas la défaite d'un général maladroit, mais la chute de l'Ouranide foudroyé, Prométhée irait mourir sur son rocher.

Il restait à Napoléon à soigner son personnage, avec l'aide de Las Cases et d'une maladie d'estomac.

Hitler sort lui d'un drame shakespearien. **Les derniers jours d'Hitler**, film de Pabst, enfermés dans le huis-clos étouffant du bunker, font songer à la fin de Macbeth. Nous sommes aux temps ténébreux: le chef de guerre déplace des armées qui n'existent plus et fait appel à son astrologue qui annonce une conjonction favorable. Hitler apprend la mort de Roosevelt et s'écrie "Ma Tsarine est morte!" allusion à la mort de l'Impératrice Elizabeth qui sauva Frédéric II de la défaite.

de là à penser que Napoléon créa l'histoire, et qu'il aurait pu la façonner autrement... Le vrai est que si Waterloo fut une défaite pour la France elle fit la fortune de Napoléon. Mort à l'île d'Elbe, son destin n'eût été que dramatique. Après Waterloo il devint tragique, quittant le drame shakesperien, plein de tumulte et de cris, pour la sévère nudité des tragédies grecques. Il ne sera pas accueilli au paradis des guerriers par les héros d'Ossian, comme les généraux de la République du tableau de Girodet, mais par les héros d'Homère tombés aux Champs Troyens, salué par Achille et Hector... mais peut-être snobé par Alexandre.

S'est-il, dans le tumulte de la déroute, souvenu du premier avertissement du destin? Trente mois plus tôt, il était venu frapper à la porte. L'affaire Malet fut le premier coup du glas à venir.

MALET
ou:
Comment faire trembler l'Empire sur ses bases.

> Sous le gouvernement le plus absolu et le plus fidèlement servi, un homme prisonnier, sans ressources, sans amis, entreprend de faire une révolution à lui seul.
> Malet se lève contre Napoléon. A minuit, à l'heure même où il commence l'exécution de son projet gigantesque, il n'a pas un écu, pas un complice, pas même la moindre liaison dans l'armée ni dans l'administration; et, cinq heures après, cet homme est maître de la garnison, du ministère, de la préfecture de police: le ministre, le préfet sont captifs; Paris, en s'éveillant, trouve presque un gouvernement établi.
> Larousse du XIXe Siècle, Tome 10, p 1009

Pour l'affaire Malet il faut laisser parler les historiens, tant les faits sont incroyables. Voici ce qu'écrit Louis Madelin dans **La catastrophe de Russie.**

Soudain éclate, comme un coup de foudre, le prodigieux événement qui, pour une grande part allait décider Napoléon à regagner Paris: l'affaire Malet.
La catastrophe de Russie p 298

Sur la fausse nouvelle de la mort de Napoléon en Russie, il s'agissait d'affirmer le vide du pouvoir, d'instaurer un gouvernement provisoire qui ferait la paix, enfin. Le malheur pour Malet était qu'à part l'abbé Lafon qui rédigeait les textes, ses compagnons pouvaient se compter sur les doigts d'une main, il était seul. Ceux qu'il voulait porter au pouvoir, Carnot par exemple, ignoraient tout de l'entreprise.

Et pourtant il faillit être le maître de Paris, arrêtant le préfet de police, le ministre de la police, Savary duc de Rovigo, le chef de la Sureté, et fait prendre les armes à la garde nationale, marchant vers l'Hôtel de ville.
L'échec vint de Malet lui-même...
o.c. p 307

Cette conspiration qui devait, tout d'abord (...) paraître formidable-alors qu'elle n'était probablement, je le répète, que l'oeuvre d'un déséquilibré, servi par son audace de dément.
o.c. p 308

Mais, tout napoléonien qu'il fût, Madelin n'en écrit pas moins, parlant du jugement:

Malet fut très beau: il eut une réplique qui est restée célèbre: "Avez-vous des complices? lui disait le président. - La France et vous même, monsieur le président si j'avais réussi." (...) Malet, le dos au mur, harangua la petite foule qui assistait à l'exécution: "Souvenez-vous du 29 octobre, cria-t-il. Je tombe, mais je ne suis pas le dernier des Romains!" Il faut avouer que, s'il était un fou, ce fou ne manquait pas de caractère.
o.c. p 309

Madelin, comme bien des historiens, cherche à minimiser l'entreprise: une bulle à la surface des eaux. Au mieux une ride. Pourtant Malet n'en était pas à sa première tentative, mais nul ne le prit alors au sérieux. En 1808, il avait déjà imaginé de renverser l'Empire tout puissant. Il suffisait, à l'occasion d'un Te Deum, de cerner Notre-Dame et de coffrer l'empereur, ses proches et les hauts fonctionnaires... Cette audace fit que Fouché le jugea fou et inoffensif, le faisant enfermer dans une maison de repos, et non dans une prison d'état.

Quatre ans plus tard, tout aussi isolé, il fut à un cheveu de réussir. Un Gouvernement provisoire mis en place, une fois proclamé à Paris, qui aurait osé répondre de la fidélité à l'Empereur de ces fonctionnaires qui avaient, très légalement, changé six ou sept fois de fidélité en vingt ans, respectant désormais avant tout le pouvoir en place...

Napoléon put bien traiter Malet de fou, il reste qu'il eut grand peur de cette "pantalonnade" qui lui révélait combien mouvant était le sol sous ses pieds.

Je me sentis bien moins choqué de l'entreprise du coupable, que de la facilité avec laquelle ceux même qui m'étaient le plus attachés se seraient rendus ses complices. A mon arrivée chacun me racontait avec tant de bonne foi tous les détails qui les concernaient et qui les accablaient tous! Ils avouaient naïvement qu'ils avaient été attrappés; qu'ils avaient cru un moment m'avoir perdu. Ils ne dissimulaient pas, dans la stupeur qui les avaient frappés, avoir agi dans le sens des conspirateurs, et se réjouissaient avec moi du bonheur avec lequel ils y avaient échappé. Pas un seul n'avait à mentionner la moindre résistance, le plus petit effort pour défendre et perpétuer la chose établie. On ne semblait pas y avoir songé, tant on était habitué aux changements, aux révolutions; c'est-à-dire que chacun s'était montré prêt et résigné à en voir surgir une nouvelle.

o.c. même jour.

On ne peut mieux dire. L'Empire, commençant à Hambourg et Lübeck et finissant à Cattaro, avait tenu, quelques heures, dans la main d'un homme seul. Si le retour de l'île d'Elbe fut "l'invasion d'un seul homme", ceci fut "la conspiration d'un seul homme."

C'était bien là le plus incroyable, ce que les esprits ne purent admettre, tant la chose leur semblait invraisemblable. Ce n'était pas possible... On cachait quelque chose... Sans doute pour ne pas effrayer davantage. Aussi le mystification ultérieure de Charles Nodier rassura et soulagea, car ordonnant l'incohérence de l'histoire, devenue aussi claire et logique qu'une tragédie classique.

Malet était seul, ce qui fit que la police ne put rien soupçonner rien ne filtrant. Ce fut réellement le complot d'un seul homme, sans complices, sans armes, sans troupes...

Très vite on a voulu qu'il n'en fût pas ainsi. Rousselin de Saint-Alban (**Conspiration du général Malet**) et M. E. Hame (**Histoire des deux conspirations du général Malet**) font de lui le chef suprème, ou Grand Archonte, des Philadelphes, mais à la suite des révélations de Nodier, et sans avoir beaucoup cherché..

Quelqu'un ne s'y est pas trompé, c'est Napoléon. La nouvelle lui fit déserter son armée, il l'abandonna dans les neiges de Russie, partant défendre son trône. Il recevait brutalement la révélation que l'immense empire aux 130 départements était bâti comme un château de cartes. Tous, à Paris, avaient oublié l'existence du Roi de Rome prévu pour succéder à son père. Napoléon mort, il semblait qu'il n'y eût plus rien en place. Une fois la nouvelle de l'équipée parvenue en province elle allait ébranler "la confiance et la fidélité des citoyens".

Napoléon s'est exprimé fort clairement à ce sujet:

Parmi ces militaires, ces fonctionnaires, auxquels on annonçait ma mort, pas un n'a pensé à mon fils. L'idée du Roi de Romè n'est même pas venue à Frochot... Les continuels changements de gouvernement depuis la Révolution ont trop familiarisé les hommes avec eux. C'est un mal que le temps seul peut guérir. Frochot, outre qu'il me doit tout, m'a prêté serment; cependant il trahissait mon fils et son serment, s'il me croyait mort, convaincu qu'il n'en était pas moins un honnête homme.

Cette extravagance ne fut au fond qu'une véritable mystification; c'est un prisonnier d'état, homme obscur, qui s'échappe pour emprisonner à son tour le préfet, le ministre même de la police, ces gardiens de cachot, ces flaireurs de conspirations, lesquels se laissent moutonnement garotter. C'est un Préfet de Paris, le répondant de son département, très dévoué d'ailleurs, mais qui se prête sans la moindre opposition aux arrangements de réunion d'un nouveau gouvernement qui n'existe pas. Ce sont des ministres nommés par les conspirateurs, occupés de bonne foi à ordonner leur costume et faisant leur tournée de visite, quand ceux qui les avaient nommés étaient déjà rentrés dans les cachots. C'est enfin toute une capitale apprenant au réveil l'espèce de débauche politique de la nuit, sans en avoir éprouvé le moindre inconvénient.

Mémorial de Sainte-Hélène 3 novembre 1816

Si Malet échoua c'est qu'un des fonctionnaires qu'il mettait en arrestation surprit dans le miroir un mouvement suspect qui alerta sa méfiance; si Malet sembla un moment réussir c'est qu'à l'époque rien ne semblait incroyable en politique. L'Empereur était en Russie, il suffit à Malet d'annoncer sa mort, de produire de faux ordres, et, le 23 octobre 1812, il mit sous clé, le plus simplement du monde, les premiers personnages du gouvernement: Savary, Clarke, Pasquier.

Le sujet étant dramatique au possible le théâtre y songea. Sous la Restauration parut: **Malet ou une conspiration sous l'Empire**, (in les Soirées de Neuilly) de Dittmar et Cavé, (

une oeuvre) dramatique, mouvementé, un chef d'oeuvre en son genre.

Selon Jean Giraud. **L'Ecole Romantique Française.**

Depuis c'est à peine si l'on y fait allusion de loin en loin... C'est que cette aventure gêne, elle nasarde les prétendues lois historiques, elle ne trouve pas sa place dans le cadre prévisible, elle ne fait référence à aucun précédent, elle est, politiquement, un "monstre".

Comment, pour les uns, admettre qu'un homme seul ait failli mettre en échec l'Empereur tout puissant, le Maître, le Dieu... Pour d'autres, ceux pour qui l'histoire a ses lois, son sens, sa direction, ceci n'est qu'un épisode d'histoire événementielle, indigne d'un esprit sérieux, sans aucune importance, sans conséquence, sans effet.

Ajoutons que si la tentative avait réussi, l'histoire apparaissait comme faite par les hommes, non les modelant, autre raison de l'écarter.

Mais dans son journal, à la date du 27 avril 1856, Alfred de Vigny écrivit:.

*A propos de **Servitude et Grandeur Militaires**.*

L'idée mère sera la liberté de conscience dans l'armée.

Question: la liberté de conscience peut-elle exister dans une armée?

Il prévoyait trois romans: Sous la Fronde, Sous la République. Sous l'Empire (la conspiration de Mallet (sic)) qui devaient illustrer la croissance de la discipline et de l'obéissance mécanique. Ayant compris que l'équipée de Malet ne fut possible qu'en raison des effets pervers de l'obéissance absolue et passive que l'armée attendait de ses membres. Quels que fussent les ordres, il fallait les exécuter, et si l'ordre disait d'enfermer un ministre, on l'enfermait. Bien certain d'agir ainsi que le voulait la discipline militaire.

Ce journal de Vigny renferme une autre réflexion intéressante. Ce n'était nullement un collégien romanesque, ou un mystificateur comme Nodier, cependant, le 16 mai 1856, il écrit:

Une perpétuelle société secrète conspire sans repos sous la société publique et conspire pour sa destruction, et cela au hasard sans savoir ce qu'elle fera du chaos.

Ce n'est pas la prodigieuse société secrète de Nodier, ou encore la Maffia dans les limbes, mais cette phrase explique pourquoi la mystification fut reçue avec pareille chaleur. Les esprits, confusément ou clairement, éprouvaient le besoin de retrouver derrière l'absurdité des faits une cohérence cachée. Quelle plus belle clé qu'un monde dirigé par les sociétés secrètes, ou les gouvernants invisibles. Au début de 44, un inconnu fit une conférence, dans l'U.L.B. occupée, il venait offrir la clé de GMII: Juifs et nazis se disputant sournoisement le secret de la Grande Pyramide, secret détenu par le conférencier.

Et, comme Malet, il ne fut pas inquiété. Sans doute pour la même raison.

MALET ENFANTE LES REVES.

Malgré les similitudes apparentes, la conspiration de Malet ne ressemble en rien à l'attentat du 20 juillet 1944. Pour les conjurés allemands il s'agissait d'abord d'éliminer physiquement Hitler, de profiter de la carence du pouvoir et de rechercher la paix. Ils rassemblaient des militaires, des généraux, des officiers supérieurs, et des civils dont le bourgmestre de Leipzig. Ils étaient nombreux, l'ampleur de la répression le dit assez. Seule réelle concordance le hasard: un reflet dans le miroir démasque l'arme de Malet, un nom sur la carte sauve Hitler.

Malet était seul. Le coup d'état se réduisait à sa personne. Il sort d'une maison de santé pénitentiaire en compagnie de l'abbé Lafon, il endosse alors un vieil uniforme de général, cela suffit pour mener à bien son entreprise: le prestige de l'uniforme dans un état caporalisé et la soumission des civils devant lui. Il est la préfiguration de cette comédie que fut le capitaine de Köepenick, où il suffit à un ex-prisonnier d'endosser un uniforme de capitaine, ramené de chez le fripier, pour mettre sous clé un conseil municipal, et emporter la caisse. Guillaume II, amusé, fit grâce. Et les photos du temps montrent le faux-capitaine s'embarquant suivant d'une fanfare régimentaire. C'est que, tout en dévoilant la toute puissance de l'uniforme en Allemagne et l'aplatissement du civil devant tout ce qui portait képi, ceci n'ébranlait pas les colonnes du temple.

Avec Malet il en allait d'autre sorte.

Les historiens, à l'envi, déclarent que cette "affaire" ne fut qu'une bulle à la surface des eaux, une comédia-bouffe qui fit solidement rire un peuple épris de Guignol.

C'est oublier que Napoléon, alerté, quitta précipitamment son armée perdue dans les neiges, pour rentrer à Paris. Un homme seul annonce la fin de l'Empire, et Napoléon revient précipitemment de Russie, abandonnant son armée aux mains incapables de Murat, qui, inquiet pour son trône, repart à Naples, laissant l'armée sans tête et sans ordre.

Eugène eut sauvé les restes de l'armée. Nul n'en discute. Murat les perdit.

Napoléon regretta sa décision, son beau-fils était l'homme de la situation. *Nous avons tous fait des erreurs (en Russie), moi le premier, seul Eugène n'en a pas fait.*(Napoléon).

Finalement le dernier ébranlement de cette équipée parisienne entraîna la déliquescence de la Grande Armée, et une perte supplémentaire de quarante à cinquante mille morts et prisonniers qui manquèrent sur les champs de bataille de 1813. Ce n'est pas un rapprochement hasardeux, mais un fait: le départ de Napoléon signifia l'anarchie dans l'armée. Ceux qui minimisent Malet devraient évaluer les conséquences apparues en Russie. A l'arrivée de la nouvelle, l'armée existait encore. En décembre 1812 Berthier pouvait adresser ce billet à l'Empereur: *Sire l'armée n'existe plus.*

Certains firent dire à Malet, resté debout après le premier feu de peloton, et répondant à un soldat criant "Vive l'Empereur!", *Ton Empereur, il est blessé à mort, comme moi...* Une légende, mais avec le temps l'avertissement devint prophétie.

Qu'on y songe: Malet se coiffe d'un bicorne de général à Paris, et sur les rives du Niémen les reste de la Grande Armée disparaîssent. Tout cela l'entreprise d'un homme seul! Allons donc! La chose apparaissait tellement énorme qu'on ne pouvait y croire; et qu'on échaffauda aussitôt mille romans pour rendre acceptable l'invraisemblable.

Très vite, presque dans la foulée des événements, parut en 181!

un ouvrage anonyme: **Histoire des Sociétés secrètes de l'Armée et des Conspirations militaires**, révélant que Malet n'était seul qu'en apparence, ce général était le bras visible de la loge des Philadelphes.

L'auteur de cet ouvrage était Charles Nodier, cédant, encore une fois, à son incoercible goût de la mystification. Il traita l'histoire comme un roman, lui donnant ainsi une cohérence et une logique qu'elle n'avait pas. Tout devenait clair, une fois révélé que la Loge des Frères Philadelphes reçut en ses rangs Napoléon au temps où il n'était encore que Bonaparte. Ce jeune général deviendrait le Glaive de la Compagnie et travaillerait à façonner le monde selon les Statuts de la Loge.

Mais Napoléon sert sa propre gloire. Alors les Philadelphes se détournent de lui. Ce sont eux qui suscitent les conspirations d'Oudet, puis de Malet, eux encore qui mettent Madame de Krudener sur la route du Tsar Alexandre dont elle deviendra l'égérie... Bref, tous les événements heureux ou malheureux de l'Empire sont le fait de la Loge masquée.

Quinze années de bruits et de fureurs s'ordonnaient soudain, devenaient claires et cohérentes, l'histoire retrouvait une logique, sitôt admise la présence de ces invisibles tireurs de ficelle.

Je n'oserais dire qu'il ne s'est pas trouvé alors des historiens pour prendre ceci pour argent comptant. Ce qui est certain c'est que la tétralogie de **La Force** de Paul Adam est structurée toute par l'invention de Nodier, comme **Un Volontaire de 92** de Jean Lombard, et quelques romans oubliés. Et que le Dr Bataille et Léo Taxil y puisèrent pour leur **Diable au XIXe siècle**. On les comprend, car, orfèvres en mystification, ils en décelaient tous les prolongements possibles. Mais, tout comme Paul Adam, Jean Lombard et quelques autres n'avaient rien de joyeux drilles. Sans doute inclinèrent-ils à ce besoin d'ordonner, trier,classer, structurer, clarifier, élucider, hérité des explications de textes du lycée.

En 1817 parut à Agen un texte anonyme, actuellement souvent fort mal compris, faute de rapprochements. C'était **Comme quoi Napoléon n'a jamais existé, ou Grand erratum, source d'un nombre infini d'errata à noter dans l'histoire du XIXe siècle.** L'auteur, Pérès, ne s'en prenait pas à Napoléon, mais à la théorie développée par Dupuis dans **De l'Origine de tous les cultes.** Le plus clair était d'y voir partout des mythes solaires. Passe encore pour les dieux: Apollon, Thor, même Poseidon se

laissèrent interpréter sans révolte. Mais tout personnage situé dans un passé quelque peu brumeux, Romulus, les héros grecs ou troyens, devenait, grâce à un jeu d'ingénieuses explications, un avatar solaire.

Pérès attaqua la méthode en la poussant à l'absurde. Tout dans la vie, supposée, de Napoléon -ou plus exactement Néo-Apollon- disait le mythe. Il naissait dans une île, sa mère était Laetitia, la Joie; ses deux femmes sont la terre et la lune, ses quatre frères les saisons; ses maréchaux les douze mois de l'année; sa défaite vient du froid et de la brume, et il disparait dans les eaux de l'océan occidental comme le soleil à son crépuscule. Et pourtant certains pouvaient dire "Napoléon existe, je l'ai rencontré".

Ce n'étaient encore là que simples amusettes, l'une expliquant l'histoire par l'action d'hypothétiques meneurs de jeu, un thème souvent développé par après dans la Politique Fiction et le roman populaire tandis que l'autre, sur la base d'une théorie historique, feignait de nier l'existence de quinze années d'histoire de France, et invitait à méditer quant à la certitude de nos interprétations du passé.

Puis vint Balzac, l'homme à tout oser. Il nous a conté les amours en Egypte d'un soldat français et d'une panthère (Si, si... **Une passion dans le désert**), lui était de taille à prendre l'histoire à bras le corps et à la soumettre à ses vues.

Il y pensa. Balzac publia, en 1830, **Une Ténébreuse Affaire**, et, dans la Préface, le balzacien Barbéris dégagea un projet de roman qu'il baptisa: **Napoléon en 1814**. Balzac déclare:

Paris a tenu trois jours. Napoléon est apparu sur les derrières des Alliés, les a pris, fouaillés de sa mitraille, les Empereurs et les Rois se sauvent en déroute, ils se sauvent tous à la frontière: la peur va plus vite que la victoire, ils s'échappent!... L'Empereur, qui a peu de cavalerie, est au désespoir de ne pas leur barrer le chemin mais, à quarante lieues de Paris, un intrépide émissaire le rencontre.

-Sire, dit-il, trois partisans, le général Vaudencourt, le colonel Virion, le capitaine Frantz, ont réuni quarante mille Lorrains et Alsaciens, les alliés sont entre deux feux, vous pouvez marcher; les partisans leur barreront le passage. Maintenez l'intégrité de votre empire.

Et Balzac conclut: *"Qu'aurait fait Napoléon!"*

Ce que ne remarque pas Barbéris, dont le but est de montrer la naissance d'un sujet dans la pensée de Balzac, c'est que la trame proposée n'a rien de la trame historique. Ce n'est pas l'histoire telle qu'elle s'est passée qui sert de point de départ, mais *l'histoire telle qu'elle aurait pu se passer,* si la défense de Paris eût été réelle.

Balzac est vraiment le premier romancier qui imagina que les choses auraient pu ne pas se dérouler comme elles le firent. Ce n'était plus un simple jeu comme chez Lesage imaginant des Aztèques découvrant l'Europe avant le départ de Colomb, où la vision satirique est évidente; ou, comme chez Nodier, un récit visant à rendre l'histoire intelligible. Si Balzac avait poussé plus avant, il refaisait l'histoire de 1814, saisissait les faits historiques et les pétrissait comme il l'eût fait d'une pâte romanesque. Balzac imaginait le roman uchronique, et il en était conscient.

Ce qu'il n'a pas fait avec Napoléon, certainement pas par timidité, il le fit avec Philippe II. Dans **Les Ressources de Quinola** le roi se voit offrir le navire à vapeur, assurant à l'Armada la conquête de l'Angleterre. (Napoléon repoussa l'offre similaire de Fulton). "Ce n'est pas là oeuvre du diable", dit le Roi d'Espagne au Grand Inquisiteur. "Non, c'est pire, c'est le progrès" est la réponse. Mais Philippe II s'en soucie peu. Heureusement pour l'histoire le navire explose et son secret est perdu.

Il est significatif de voir le plus génial romancier du temps, fondateur du réalisme, le peintre de la réalité quotidienne et sans fard, de le voir rêver à ce qui aurait pu être et ne fut pas, cela à partir de la vie de Napoléon.

Ce qu'a rêvé Balzac, Geoffroy l'a réalisé. Publié une première fois en 1836, puis en 1841, probablement en 1852 dans une édition pirate, et une fois encore en 1896, **Napoléon apocryphe, 1812-1832, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle** fonde réellement la littérature uchronique.

Geoffroy prend l'histoire en 1812. Au lieu de s'attarder à Moscou, Napoléon marche sur Saint-Pétersbourg. Et la conquête du monde en résulte. Tout réussit à l'Empereur: il pénètre en Russie, envahit l'Angleterre, subjugue l'Egypte, la Chine, le monde entier. En passant, il fait de son oncle Fesch le pape Clément XV, il réunit un Concile Oecuménique rassemblant toutes les religions chrétiennes. Toute la terre

est soumise, jusqu'aux régions polaires. Et c'est au Pole Nord, qu'il atteint le premier, que le général Cambronne prononce un mot historique.

Plus tard, ayant empli la terre de sa personne, mais se voyant impuissant à arracher à la mort sa fille Léopoldine, l'Empereur mesure les limites de son pouvoir.

On a beau lui dire "Seigneur", l'appeler "Sa toute Puissance", il se sent prisonnier de sa personne, de sa nature et de cette Terre devenue trop étroite... Geoffroy n'ose le lancer à la conquête de l'espace, pourtant dans la logique du personnage, mais la technique de l'époque ne le permettait pas. L'auteur donna alors à Napoléon la perception profonde de sa mortelle solitude, de n'avoir plus d'espoir qu'en la mort, maintenant qu'il est enfermé dans un monde clos.

Ce qui est bien conforme à une parole de Napoléon. A qui lui disait qu'il rêvait d'occuper le trône du Père Eternel, il répondit: *Ah non! C'est un cul-de-sac!...*

On ne sait pourquoi le Larousse du XIXe ne souffle mot de l'ouvrage et de l'auteur. La timidité n'a pourtant pu arrêter l'auteur du dictionnaire écrivant, Tome II, p 920:

Bonaparte -le nom le plus grand, le plus glorieux, le plus éclatant de l'histoire sans en excepter celui de NAPOLEON- général de la République Française, né à Ajaccio (île de Corse) le 15 août 1769, mort au Château de Saint-Cloud, près de Paris, le 18 Brumaire an VIII de la République Française (9 novembre 1799)

Là, bravo! L'épigramme est excellente et la vision exacte. Bonaparte et Napoléon sont deux personnages différents, Sacha Guitry dans **Remontons les Champs Elysées** les montrera marchant côte à côte dans la nuit en 1815 après Waterloo, devisant de leurs dissemblances. Et cette dichotomie permit à Larousse d'admirer le capitaine et de blâmer le souverain. Jolie astuce.

La même bivalence du personnage se retrouve chez Geoffroy dont l'oeuvre demande une lecture à plusieurs niveaux. Le premier semble celui de l'éloge:

J'ai écrit l'histoire de Napoléon depuis 1812 jusqu'en 1832, depuis Moscou en flammes jusqu'à sa monarchie universelle et sa mort, vingt années d'une grandeur incessamment grandissante et qui l'éleva si

faite d'une toute puissance au dessus de laquelle il n'y a plus que Dieu.

Ainsi le sculpteur qui vient de terminer un marbre y voit un dieu et adore.

Mais à lire plus près, cette impression s'évanouit. Il y a d'abord les habitants d'Ajaccio qui détruisent la maison natale de l'Empereur:

Afin qu'on ne puisse dire qu'un tel homme naquit comme tout un chacun...

Il y a cette rencontre entre Napoléon et Sainte-Hélène:

Nous devons parler (...) de l'impression extraordinaire que l'aspect de cette petite île au milieu de l'océan produisit sur l'âme de Napoléon. (...) L'Empereur pâlit, une sueur froide parut tout à coup se répandre et briller sur son front; on eût dit qu'un danger inconnu, qu'une apparition effrayante étaient venus glacer son âme et son sang.

C'est le style d'Ann Radcliffe et des romans noirs. Napoléon fait détruire l'île, la démembrer pierre par pierre, la jeter à la mer, en faire effacer toute trace, même sur les cartes. Et l'auteur de se demander ce qui avait motivé cette condamnation à mort d'une île par un homme: *Etait-ce caprice, souvenir, horreur, crainte superstitieuse! Qui le sait!*

A tout le moins, il y a là un clin d'oeil. De même un humour sous-jacent imprègne ces pages critiquant un roman du temps: Histoire du Consulat et de l'Empire d'un certain Thiers.

Il était normal que dans l'univers uchronique de Geoffroy notre histoire devint une oeuvre d'imagination. La critique du roman deviendra donc celle de l'histoire, de notre histoire, de la légende, de l'admiration vouée à un personnage... laissons la parole à l'auteur.

C'est un devoir pour un historien de coeur de répudier tous ces contes, et de dire haut au monde que cette histoire n'est pas l'histoire, que ce Napoléon n'est pas le vrai Napoléon.

La seule trouvaille de Thiers est ce retour de l'île d'Elbe... Là se retrouve le grand homme! Tout le reste est pitoyable! Dans ce roman

l'Empereur est montré intimidé par les assemblées, se laissant renvoyer par le Sénat sans rien tenter...

Ainsi le vrai Napoléon est celui dont Geoffroy conte la gloire, l'autre, l'historique, n'en fut qu'une caricature. C'est donc l'éloge! Il serait mitigé. Toute louange à l'empereur imaginaire devient une pasarde à l'homme réel. Et si l'Empereur de Geoffroy est l'archétype impérial, la statue de bronze qui demeura ensevelie sous la chair, c'est à faire frémir. Cet empire universel, et la technique sans cesse développée, font de la terre une prison.

Il y avait bien une politique, permise seule à l'Empereur, c'était la POLICE, immense réseau enveloppant l'univers, que tout le monde sentait, et que personne n'osait apercevoir (...)

Les télégraphes, aboutissant tous à Paris (...) permettaient d'entendre la moindre parole murmurée aux dernières limites de la terre. (...) Ainsi Napoléon, à l'instant même, entendait toutes les paroles humaines, connaissait tous les événements, envoyait ses ordres (...) et tenait dans sa main tous les fils de ce réseau magique qui entourait la terre.

Plus d'initiative, plus aucune fantaise n'est encore tolérée. Napoléon veut l'unité de son empire (et même l'uniformité): unité de langue, de lois, d'enseignement, d'adulation; tous dans le même moule. Il songe même un instant à croiser entre eux tous ses peuples, voulant régner sur une race unique confondant toutes les autres. Mais les statisticiens l'en dissuadent, il faudrait trop de générations pour accomplir la fusion uniformisante. C'est dans le même esprit que l'Empereur anéantit l'Islam, qui refuse de se convertir, et qu'il s'oppose aux Juifs, le seul peuple qui lui échappe.

Il existait encore un peuple qui pouvait douter de la conquête; insaisissable comme nation (...) trouvant partout des patries et lui-même sans patrie, sans sol, sans terre.

Napoléon le fixera donc. D'abord le Sanhédrin devra se faire chrétien, et Chypre deviendra la patrie du peuple juif... et la capitale de la banque. Ne forçons pas le trait, mais le rêve d'une race unique et des juifs fixés dans une île, ici Chypre, Madagascar vers 1936, un autre l'a fait.

La ressemblance entre les deux univers va plus loin que la simple rencontre anecdotique. Geoffroy se souvient du livre de Nodier, il lui emprunte les Philadelphes. Il en reste encore quelques uns en vie. Oudet vient se suicider devant Napoléon. Comment pourrait-il encore vivre en ce monde:

Dis-moi donc un coin de terre qui soit libre, dis-moi le flot des océans qui ne soit point à toi. Dis-moi s'il y a une parcelle d'atmosphère et d'air qui ne soit point empoisonnée par ton despotisme universel!

Sur sa tombe encore fraîche, cinq hommes se suicidèrent (...) c'était le reste de la phalange des hommes libres, et il n'y eut plus sur la terre ni homme ni mot pour exprimer l'idée de la liberté.

Ceci peut difficilement passer pour un éloge. Finalement cet ouvrage étonnant, qui annonce statistique, algèbre des propositions, logique mathématique, "pianos d'écriture", dirigeables, verre industriel et plastiques, annonce également les visions les plus sombres de notre temps. Dans **1984** Orwell est moins désespéré. Le mot "liberté" existe encore, il ne disparaîtra que le jour où la nov-langue sera universelle. Chez Geoffroy c'est chose faite.

Geoffroy eut presque du génie. Il épuisa pour longtemps la réserve des possibles. C'est la Terre entière qu'il offre à Napoléon. J'ai dit "presque". C'est que Geoffroy pousse si loin le mimétisme avec les historiens du temps qu'il en devient gris... et ennuyeux

Par la suite on ne compte plus les auteurs qui, avec des fortunes mitigées, firent de Napoléon l'objet d'une nouvelle ou d'un roman. On connaît **Echec au temps** du piètre Marcel Thiry, **Victoire à Waterloo** de Robert Aron. Dans les deux cas Waterloo est une victoire. Chez Thiry toutes les conséquences se bornent à placer un aigle sur la butte du lion, et à baptiser Ney l'hippodrome Wellington d'Ostende. Chez Aron, Napoléon ressemble à Charles Quint. Il fut vainqueur à Waterloo, il n'en abdique pas moins, mais son exil à Sainte-Hélène est volontaire.

Sans action désormais sur un monde qu'il a conquis, il laisse dans le déclin de ses forces, son empire se rétrécir à la surface d'une île, puis d'un jardin, puis à celle de sa chambre.

Comme aurait dit Geoffroy "Ce Napoléon n'est pas le vrai". Mais le roman est bon.

Comme le sont **Napoléon-Bis** de René Jeanne et **La seconde vie de Napoléon Ier** de Pierre Veber. Tous deux basés sur le sosie. C'est un sosie qui, chez Veber, s'embarque après Waterloo, Napoléon, lui, gagne d'abord l'Irlande, prend le nom de John Docre, revient en France, rencontre un inconnu à la conversation remarquable, dont il se dit qu'il l'aurait fait baron de l'empire. Jusqu'à l'instant des confidences:

Je suis Louis XVII et je cherche des adhérents à ma cause. Si vous voulez vous enrôler sous ma bannière, votre fortune est faite - Monsieur (...) une politesse en vaut une autre. Je suis Napoléon Ier.

Et l'autre de crier au fou. Ce Napoléon a perdu son aura, sans son titre il n'est qu'un gros homme qu'on ne prend pas au sérieux. Au théâtre on lui refuse son rôle: il n'a pas la silhouette requise. Louis XVIII à la rigueur. Et, comme il assiste au transfert de SES cendres, il n'a pas même la ressource de se dire qu'il aura un jour un bel enterrement. Une nouvelle acide et grinçante, plaisante, sans profondeur car faisant fi de l'aura entourant déjà un Bonaparte encore inconnu. Et l'histoire ne connaît ni atteinte, ni explications. Il n'en va pas de même chez René Jeanne. Napoléon ayant été capturé par les cosaques, les maréchaux l'ont remplacé par un sosie, jusqu'à ce qu'en 1814, le vrai revient après évasion. Ainsi sont justifiées la médiocre campagne de 1813, la brillante de 1814.

Ce sont là des oeuvres datant d'avant l'expansion de la SF, tout comme **Napoléon Dictateur** de Cariguel, où l'un de ses descendants prend le pouvoir grâce à la Grande Banque internationale.

Par après les auteurs demeurent plutôt en retrait, les textes intéressants n'abondent pas.

Dans **Le Roi des chats**, Bennett montre un Napoléon né un demi-siècle trop tôt, colonel d'artillerie sans espoir de promotion, et dévoré par une famille de parasites. Fredric Brown nous apprend que Napoléon n'était pas Napoléon, mais un Texan se prenant pour Napoléon et qu'un coup de tonnerre avait envoyé dans le passé. Napoléon, le vrai, transféré dans le présent finit ses jours dans un asile près de Dallas. Petite question: comment le Texan pouvait-il se prendre pour Napoléon? Sinon par une suite de paradoxes temporels en boucle.

Ce sont là des cas extrêmes, comme celui de Mr.Ming voulant kidnapper l'Empereur à Sainte-Hélène, **Les Sosies de l'Ombre Jaune**, ou **Caroline, O Caroline** de Paul van Herck. Dans cette bouffonnerie sans mesure, Napoléon gagna la guerre de 1815, car les Etats-Unis, ayant déclaré la guerre à l'Angleterre (répétition de 1812), débarquèrent e

Europe.

Par la suite Hitler, bas-off ambitieux de Napoléon VIII, doté du temposcaphe de H G Wells, et déguisé en Blücher, triomphe à Waterloo. Encore faut-il que Napoléon, après sa victoire, explique à ce fan comment Blücher aurait pu l'emporter, puis, dans le futur en boucle, que son café soit drogué par B P Wells, fils de H G. Blucher-Hitler revenant en arrière peut donc remporter la victoire. La farce est énorme, mais sans logique, van Herck s'ébroue comme un jeune chien, en collant autant de faux-nez qu'il se peut. L'intéressant est que, parmi tant de clowneries, le mythe de l'Empereur reste intact. Hitler fut vainqueur à Waterloo car Napoléon lui avait d'abord expliqué comment le battre. C'est Napolon qui bat Napoléon. Nous sommes au théâtre de marionnettes, mais le héros demeure fidèle à son image.

Certains, plus mesurés, imitent P Weber et R Jeanne, et montrent Napoléon s'évadant, finissant robinson dans une île du Pacifique, **César dans l'Île de Pan** de Vinereu. Un épisode de Météor montre le jeune lieutenant Bonaparte enlevé par un Ovni, appelé au secours par les galactiques, doté du haut commandement, et, triomphant, inventant la Légion d'Honneur pour en décorer la poitrine des Amazones de Fomelhaut. Avant de se retrouver petit officier sans solde, ayant tout oublié de cette aventure. Plus astucieusement, dans sa série de l'Eridan, P Barbet fait enlever par les Galactiques quelques grognards, qui se trouveront des capacités impériales et militaires.

Mais la plupart se bornent à une vision étriquée sans doute, mais moins périlleuse à traiter.

Si, dans **Napoléon unique**, Paul Raynal le montre se rêvant en libraire de province qui s'étend, rayonne sur le département, puis sur la France, et qui non content de vendre des livres en fait écrire... c'est un portrait psychologique qu'il dresse, le temps d'une scène. Maurois lui prête quelques destins militaires et médiocres dans **Si Louis XVI**. Et Noel-Noel, dans **Le Voyageur des Siècles**, le retrouve en gros drapier, fort satisfait de voir la maison Bonaparte conquérir les marchés extérieurs.

Touchons un mot de **L'Aviateur de Bonaparte** de Jean d'Agraives. Les victoires de la première campagne d'Italie sont dues, pour une bonne part, à un engin volant, opérant des reconnaissances et bombardant au besoin les troupes autrichiennes. L'histoire n'est pas changé, mais

l'explication des événements est nouvelle. Ce n'est, à tout prendre, qu'un assez banal roman de cape et d'épée, mais, avec de la bonne volonté et des subtilités d'interprétation, on peut imaginer l'auteur hasardant le génie d'un grand capitaine dont la seule supériorité est l'utilisation de l'invention technique (à laquelle il ne crut pas).

Reste que cet engin, un planeur propulsé par fusées à poudre, était concevable avec les moyens de l'époque.

Sinon les auteurs brodent timidement.

Si l'uchronie romanesque est née de la personne et des évenements de la vie de Napoléon, le personnage a plutôt paralysé les auteurs. Le modèle était trop grand.

Avec sa personne il a offert un thème, d'abord séduisant, mais peu aisé à traiter. La plupart des auteurs se bornent à rodailler aux frontières, sans oser occuper le territoire, et encore moins se mesurer avec le personnage, prisonniers à la fois de l'histoire, de la vraisemblance, du personnage.

Mais, s'ils faisaient appel à un autre Napoléon!

(1)

L'ombre de Malet plana encore sur Waterloo. Voici le témoignage de Lamartine. En 1815, fuyant la proscription, il chercha refuge en Suisse. Là, après un mois, il apprit qu'un corps important d'émigrés s'organisait dans le pays de Vaud. Lamartine désire s'y joindre, et il part la recherche du quartier général, à Chaux-de-Fonds. Là, il trouve l'abbé Lafon. Lamartine lui déclare: *Je ne veux pas servir contre la France, mais je brûle de me dévouer pour le roi! Où est l'armée!* Et l'abbé de répondre: *L'armée? C'est moi. N'en cherchez pas d'autre. N'ai-je pas été tout seul, il y a deux ans l'armée du général qui, avec un seul homme, a mit tout un ministère en prison et un empire en sa poche. Aujourd'hui, le seul bruit de la formation ici d'un corps d'armée immobilise à Bonaparte deux divisions: Je menace Belfort et Besançon. Les hommes ne sont rien, l'idée est tout!*

L'AUTRE NAPOLEON

> Il fut César parce qu'il n'avait pu devenir Alexandre.
>
> René Grousset.

C'est devant Saint-Jean d'Acre que le destin de Bonaparte s'est trouvé à la croisée des chemins. Son histoire, à dater de ce jour, se compose de deux livres d'inégale diffusion. L'un est celui que de Marengo à Montmirail il a écrit avec l'épée: c'est l'histoire romaine de Napoléon. L'autre, à jamais scellé, fait de pages blanches, est l'histoire macédonienne de Bonaparte, celle qui s'ouvre par son entrée victorieuse dans Saint-Jean d'Acre.

Acre tombée que va-t-il faire? Ses premières étapes, nous les connaissons, puisque Ibrahim-Pacha, avec l'armée égyptienne en 1832, se chargera pour nous de les retrouver. L'itinéraire, après Acre, passa par Damas, Konieh et Koutayeh. Au delà c'est la marche sur le Bosphore, la bataille pour les Détroits, pour le dôme de Sainte-Sophie. Le trône du sultan Sélim, comme quarante ans plus tard celui de son successeur Mahmoud, est fragile. Bonaparte soulevant l'Islam contre ces Osmanlis dégénérés, soulevant aussi l'Hellénisme, va-t-il, malgré la Russie, fonder à Byzance un nouvel Empire d'Orient? Ou bien, devant la résistance russe (déjà le traité d'Unkiar-Skélessi!) va-t-il, après une nouvelle victoire sur l'Euphrate (à Nézib par exemple) franchir le fleuve comme Alexandre et comme lui s'enfoncer dans les plaines de Mésopotamie où rien ne peut l'arrêter? N'a-t-il pas, comme livre de chevet, emporte l'Anabase? En Iran le souverain kadjar Feth Ali-chah (on l verra huit ans plus tard par le traité de Finkenstein, puis par la négo ciation Gardane) est prêt à s'associer à la marche des armées française pour renouveler lui-même jusqu'à Delhi l'expédition de son glorieu prédécesseur Nadir-Chah. Sur l'Indus, nouvel Alexandre, Bonaparte trouv un nouveau Porus, le jeune roi de Lahore, Roundjet-Singh, le Lion d Pendjab avec ses bataillons sikhs dont un officier français, élève d Napoléon, le général Allard deviendra bientôt l'instructeur. Dans l bassin du Gange, en pays marathe, les armées du Sindhia qu'a formées d même un brillant capitaine savoisien, le comte de Boigne, sont aujourd'hui commandées par le successeur de ce dernier, le français Pierre Perron, que nous retrouverons en correspondance avec Bonaparte. D'autres Français encore, Drénec, Raymond, ont organisé les troupes du Holkar, les troupes du Nizam. Dans le sud, il est vrai, le sultan de Maïssore, Tippou-Sahib, avec lequel Bonaparte a essayé d'entrer en contact, vient de succomber devant les forces anglaises, mais à l'arrivée du nouvel Iskander dévalant de la Khaïber-pass dans la plaine de l'Indus, le soulèvement devient général. Les princes indiens disposent par eux-même de quelque 60 000 réguliers, commandés et armés à la française, sans parler de 150 000 Hindous équipés sur le même modèle. Ce n'est pas dans l'Espagne soulevée contre les aigles que Napoléon rencontre Wellington; c'est dans l'Inde immense, tout entière en insurrection contre les Anglais. Quelque part entre Bénarès et Calcutta, les lignes de Torres Védras sont forcées, Wellington est rejeté à la mer...

Ces pages, on le sait, manquent à l'histoire de Napoléon.

Cette page brillante de Grousset, dans **Figures de proue** pag.221-223, nous fait mesurer les écueils et les difficultés qu'il a à refaire l'histoire de Napoléon. En grand historien, Grousset possède son sujet: les noms, les événements, les rapprochements, les comparaisons s'imposent immédiatement à son esprit; ceci ne sent pas l'huile, l'auteur ne gomme pas des notes, il voit, note, entraîne Bonaparte, pousse les étapes, mêle sans cesse l'histoire réelle et celle qui ne fut pas, tresse passé et hypothétique en de subtils et multiples entrelacs.

Mais le lecteur moyen! Celui dont les connaissances sont celles du secondaire -au temps où l'on y apprenait l'histoire-... il perd pied. Passe pour Torres-Vedras, on sait, vaguement, qu'il s'agit de ces lignes à l'embouchure du Tage, où l'armée anglaise venait se replier quand l'ennemi la pressait trop.

Méhémet -Ali et son fils adoptif Ibrahim-Pacha sont déjà plus brumeux. Quant à Nadir-chah et au traité d'Unkiar-Skelessi, il faut être spécialiste pour savoir que l'un conquit l'Afghanistan en 1738, avant de descendre aux Indes; que le second, signé en 1833, assurait au sultan l'appui de la Russie contre les forces égyptiennes, et ouvrait les Dardanelles à la flotte de la mer Noire.

Il ne reste donc au lecteur qu'à se laisser porter, à faire confiance au narrateur. Quitte à froncer le sourcil, s'il se sent choqué, ou ennuyé. Ce qui est certain c'est que les auteurs qui s'aventurent dans cette voie, ne s'avancent qu'avec une extrême prudence. Et les meilleures oeuvres sont celles qui jouent l'histoire par le biais. Ce sont celles de Jeanne et de Weber. Elles "expliquent" pourquoi Napoléon ne fut plus lui-même après 1812 et avant 1814. De telles oeuvres sont propres à conforter la légende de l'infaillible dieu de la guerre, du génie militaire sans égal, le lecteur est tout prêt à les accepter.

L'autre enseignement porte sur l'arrangement de la construction romanesque. L'auteur est dieu. (Sartre l'a dit de Mauriac, mais dans un autre sens). Il dispose à son gré de l'histoire, des hommes, des pays, du monde. Il crée les événements, précipite les destins, individuels ou collectifs... Il fait également ses classes métaphysiques, il éprouve à l'usage que la toute puissance dont il est imparti, engendre ses propres limites, que, si l'auteur peut tout, il ne peut tout réaliser, que cet espace vide ne peut accueillir toutes les structures, que la logique et la pesanteur des faits dominent et limitent les développements.

C'est même le reproche qu'on peut faire à bien des oeuvres, l'histoire y est refaite trop logiquement, elle se déroule sans a-coups, dans une perspective déterminée. Ce genre de récit ignore le grain de sable dans la vessie de Cromwell, la balle qui tua Gustave-Adolphe, ou, plus simplement la plaque photographique oubliée par Becquerel près d'un minerai d'uranium, et qui révéla la radioactivité. Les romanciers sont logiques, alors que l'histoire ne l'est pas. Héros de roman, le serrurier Louis XVI aurait forcé sans difficulté toutes les portes de la prison du Temple. Et l'histoire de Napoléon n'aurait pas rencontré la conspiration de Malet, nul romancier n'osant l'imaginer, car d'une telle invraisemblance, voyons!

C'est pourquoi sans doute les romanciers ne s'engagèrent d'abord que timidement dans la voie nouvellement ouverte, en se gardant bien, tout d'abord, de toucher à l'histoire.

Certains parlèrent de "tabou": l'histoire est faite, il est sacrilège d'y porter la main, le destin défié se vengerait de l'audacieux. C'est pourquoi le héros de Barjavel dans **le Voyageur Imprudent** échoue. Il se rend dans le passé pour tuer Bonaparte devant Toulon; une étrange fatalité lui fait tuer son arrière-grand-père à sa place, et il disparaît, alors que Napoléon poursuit sa carrière. Barjavel voudrait nous faire croire que le Destin s'interposa, interdisant la possibilité d'une histoire sans Napoléon. On rejoint le mythe du grand homme indispensable, et protégé par les dieux... Le destin! Vraiment... La simple crédibilité romanesque. Si Bonaparte avait été tué cela se serait su...

Il y a plutôt la crainte de l'échec et du ridicule, surtout chez les historiens. Tous n'ont pas l'indifférence superbe de Grousset, assez conscient de sa valeur pour oser imaginer l'histoire. Il y a l'incapacité à se mettre dans la peau du personnage. Un historien n'est pas un romancier. A part Léon Cahun et Alfred Rambaud, on n'en voit guère qui arpentèrent les voies du roman. Et encore, nous savons fort bien ce qu'aurait fait un Bonaparte vainqueur à Saint-Jean-d'Acre. Napoléon l'a dit, répété, crié, il s'en est saoulé à Sainte-Hélène.

A la veille du dernier assaut devant Saint-Jean-d'Acre, il déclare à Bourrienne III,114

Si je réussis, Je trouverai dans la ville les trésors du pacha et des armes pour trois cent mille hommes. Je soulève et j'arme toute la Syrie (...), je marche sur Damas et Alep; je grossis mon armée, en avançant dans le pays, de tous les mécontents. J'annonce au peuple l'abolition de la servitude et du gouvernement tyrannique des pachas. J'arrive à Constantinople avec des masses armées; je renverse l'empire turc; je fonde dans l'Orient un nouvel et grand empire, qui fixera ma place dans la postérité, et peut-être je retournerai à Paris par Andrinople ou par Vienne, après avoir anéanti la maison d'Autriche.

Plus tard, la veille d'Austerlitz, il confie à Ségur.

Si je m'étais emparé d'Acre, je prenais le turban, je faisais mettre de grandes culottes à mon armée; je ne l'exposais plus qu'à la dernière extrémité, j'en faisais mon bataillon sacré, mes immortels. C'était par des Arabes, des Grecs, des Arméniens que j'eusse achevé la guerre contre les Turcs. Au lieu d'une bataille en Moravie je gagnais une bataille d'Issus, je me faisais empereur d'Orient, et je revenais à Paris par Constantinople.

Et encore à Sainte-Hélène il se voyait, apres la prise de Moscou, ayant abattu le Tsar, vassalisé la Russie, partir de Tiflis, marcher vers les Indes, et alors:

Le Gange, qu'il suffit de toucher d'une épée française pour faire tomber dans toute l'Inde cet échafaudage de grandeur mercantile.

Le même rêve, fort développé, apparaît dans **les Compagnons de Jéhu**, chapitre XXXVII L'Ambassadeur. **Dumas** tient la plume, mais c'est bien Napoléon qui parle, qui se voit descendant vers l'Inde à la tête d'une armée assemblée sur la Volga. Cela fait même parfois penser au rêve des généraux de Pichrocole chez Rabelais.

Mais jamais Napoléon n'a confié ce qu'il aurait fait si le camp de Boulogne avait porté ses fruits. C'est pourquoi les Napoléon de roman ne débarquent pas en Angleterre.

Il semble pourtant qu'un auteur se soit laisser aller. Selon Henri Mansvic dans la revue Hebdo: **Napoléon, gendre du Sultan?** Mars 1935 Tout ce qu'on rapporte sur la fin de Napoléon est faux. Mourir à la force de l'âge, prisonnier des Anglais, comme un inoffensif petit bourgeois, mais est-ce pensable? L'homme qui a dit *Impossible n'est pas français* n'aurait donc pas trouvé un moyen pour échapper à ses gardiens? Selon Mansvic:

Il s'est bien trouvé vers 1829 un auteur anonyme, signant "Un ami de la vérité" qui, dans un périodique, affirma, suivant des preuves irréfutables, que Napoléon Bonaparte était bien mort et que les allégations parues dans certaines publications, allégations suivant lesquelles il aurait ressuscité Hussein Pacha, était purement fantaisistes.

Pour dire mon sentiment, je crois tout ce qui va suivre une fantaisie pré-borgésienne: l'oeuvre que l'on imagine, mais qu'on n'écrit point, soit que le temps manque, soit qu'on se sente incapable de la développer comme il sied. On la présente alors comme d'un autre, qu'on

resume, que l'on contredit, et qui n'existe qu'à cette fin. Il y a là un jeu un peu trop subtil pour l'époque. Mais, quelque soit l'époque de la rédaction supposée, 1935 ou 1830, le rêve oriental est à nouveau présent.

Laissons lui la parole: Napoléon, durant sa captivité à Sainte-Hélène, empoisonne un courrier de Wellington qui se trouve être son sosie parfait. Napoléon prend sa place, l'anglais est enterré en tant que Bonaparte, tandis que le faux courrier Milton, en compagnie de sa femme Betty, fait voile vers l'Angleterre. Après de telles prémisses que seront les développements? Etonnants.

Wellington attache à sa personne, pendant plusieurs années en tant que secrétaire particulier, et sans doute conseiller intime, Napoléon-Milton, qui semble se désintéresse de toute politique européenne. Du moins on ne nous en souffle mot.

Après quelques années, Milton las de cette fonction, et sans doute de sa femme, joue à nouveau la comédie de la mort, se fait enterrer et reparait en Egypte sous le nom de Nicolas Petit. Il rencontre son ancien Mameluk, Roustan, et en sa compagnie va déterrer un trésor qu'il avait enterré près des pyramides, durant la Campagne d'Egypte

Laissons maintenant la parole au mystérieux auteur ou à Henri Mansvic:

Puis il loua un grand immeuble au Caire et se donna comme marchand d'esclaves du Levant.

Il joua son rôle d'autant plus facilement, lisons-nous dans le roman d'aventures de l'époque, auquel nous empruntons cette relation, qu'il put, vingt-cinq ans auparavent, se familiariser avec la langue et les usages de la région, et que la police égyptienne ne s'occupe nullement des faits et gestes des étrangers tant que leur bourse est pleine.

Napoléon visitait journellement le marché aux esclaves et raflait les plus jolies odalisques. Ce n'est pas pour lui-même qu'il constituait ce gracieux sérail, bien qu'il ne dédaignât pas de prendre le thé le soir auprès de l'une, tantôt près de l'autre de ses gentes pensionnaires. Notre héros avait formé le dessein de rendre visite au sultan à Constatinople et il ne faut pas se préseater à lui les mains vides. Toutes les jolies filles étaient destinées au sérail du sultan Mahmoud.

Passons sur la reconnaissance entre Napoléon et le sultan, qui le déclare vraiment un grand homme. Et lui fait une réception fastueuse.

Napoléon se convertit peu après à l'islamisme; il prend le nom de Yousouf et le sultan le nomme son premier bourre-pipe, poste quelque peu étrange, on en conviendra, étant donné le personnage auquel il était attribué; mais cette dignité le sultan ne la confère qu'à ses conseillers intimes; ils ont ainsi accès auprès de sa personne, à tous moments du jour et de la nuit.

Ce destin n'a rien de trop extraordinaire, il rappelle même assez ceux de Bonneval Pacha et d'Omer-Pacha, qui changèrent de religion et trouvèrent leur fortune à Constantinople, mais omirent de tra-fiquer de jolies filles.

Le pacha Yousouf s'occupe de réorganiser l'armée turque, fait mittrailler les janissaires qui s'opposent aux réformes *afin de libérer le sultan de ses ombrageux prétoriens. En récompense de ces services signalés, le souverain turc en fit son gendre, son conseiller intime, en lui donnant pour épouse la princesse Zéraïde "aux charmes frais et opulents."*

Mais approche la crise de Navarin, à Yousouf-Napoléon de mener deux frégates afin de sauver la flotte. Mais il arrive trop tard: la plupart des navires turcs surpris ont coulé, ou sont incendiés, ou près de sauter. C'est alors qu'on vit que l'Empereur était toujours vivant:

Seul un grand vaisseau de ligne avait pu échapper à la destruction générale. Il était, il est vrai, cerné de tous côtés par la flotte conjuguée anglo-française, proie sûre de l'ennemi, si Yousouf ne réussissait pas à faciliter sa retraite hors du port.
Il y réussit par une manoeuvre habile, après que le combat eût été interrompu par un violent orage.

"On perçut soudain trois effroyables coups de canon dominant les éléments déchainés.
Au troisième coup de canon, le navire turc se montra comme dans une auréole de gloire, ses mats et ses cordages embrasés de feux de bengale du faîte à la base. Il appareilla lentement, les deux frégates de Yousouf le suivaient, faisant front à l'escadre française.

Au faîte du grand mât du vaisseau irradié flottait le drapeau tricolore français. Au milieu, sur le pont, se tenait Napoléon Bonaparte, vêtu, comme aux temps heureux, de son uniforme vert d'eau et coiffé du légendaire tricorne (sic), les bras croisés, le pied droit avancé, bref dans l'attitude calme qu'on lui connait.

Derrière lui un officier portait haut l'aigle victorieuse de l'Empire.

Des deux côtés du pont, un bataillon de la garde impériale sur deux rangs. Les vénérables vétérans portaient l'arme au bras, comme ils avaient coutume de le faire lorsque, dans leur héroïque impassibilité, ils cheminaient, le pas cadencé, par les régions dévastées par le feu ennemi. L'admirable musique des Janissaires joua la Marseillaise, que cent voix mâles entonnèrent.

On imagine l'effet de cette vision prestigieuse sur les marins français, voyant leur grand Empereur, sous la foudre et l'orage, à bord d'un vaisseau fantôme, menacé de naufrage.

Les canons se turent et ce fut l'immobilité générale. C'est grâce à ce coup de théâtre que Napoléon put gagner le large sans être inquiété et sauver le vaisseau amiral de la flotte turque de l'emprise ennemie."

Et Sergio Leone ou Cecil B de Mille n'étaient pas présents! Et personne n'en a jamais rien su!

Ce devrait être le point d'orgue du roman, mais, selon Mansvie, Napoléon, fidèle à l'exemple de Bonneval, change de pays et de destin. Guerre avec la Russie, Napoléon défend Varna, doit capituler, rencontre à Odessa le tsar Nicolas, se voit emmené en captivité dans un palais impérial. Là, il meurt assure-t-on d'apoplexie. Mais cette rumeur n'a aucun fondement.

Yousouf Pacha (...) vit à l'instant où je trace ces lignes, frais et dispos comme un poisson dans l'eau. Où notre héros est-il allé porter ses pas? A Constantinople, à Saint-Pétersbourg, peut-être même à Paris ou ailleurs! Nul ne sait...

C'est par cette fin fantaisiste, laissant libre jeu à l'imagination, que se termine ce roman satirique d'aventures qui connut une grande vogue il y a un siècle environ.

L'imagination ne manque pas, la vraisemblance moins. Et surtout ce Napoléon n'est pas le vrai Napoléon. Massacreur de Janissaires certainement, Méhémet Ali fit pareil avec les mameluks. Marchand de filles? Non.

Une chose demeure certaine: le roman uchronique, l'histoire non-euclienne, naissent de Napoléon. Jusqu'à lui, il semblait que l'histoire ne pût se dérouler autrement. Pendant vingt siècles, depuis la mort d'Alexandre, elle n'avait plus été traversée de météores s'évanouissant après avoir tout bouleversé. Et voilà que l'histoire redevenait épopée et mythe. Il y eut, il y a encore, un mythe Napoléon, comme un mythe de Faust ou de don Juan. L'Empereur ne cousinait plus avec César ou Hannibal mais Prométhée. "Cet homme gênait Dieu..." Il fallait être Hugo pour oser l'écrire, mais on l'approuva. La lutte contre le destin s'incarna dans un personnage historique, et c'est la vie, les actes, les événements vécus qui firent rêver à d'autres possibles.

Et, avant que naquit la Science Fiction, l'Empereur lui avait trouvé son mode: l'hypothétique, le conditionnel, le roman du "si", et il fit naître un genre nouveau, l'uchronie, qui depuis quelques décennies explose avec parfois trop d'abondance.

Il ouvrit un champ, moisonné depuis avec parcimonie. Les auteurs se tiennent à la lisière, un seul s'est avancé et osa imaginer avec abondance. Geoffroy lui fait conquérir le monde, rêver devant les étoiles. Il fait son oncle Fesch Pape, et rassemble un concile qui, sous sa main, rétablit l'unité de l'église. Napoléon joue le rôle de Constantin. L'audace de l'auteur reste fort mesurée. Ces visions du **Napoléon Apocryphe** peuvent-elles rivaliser avec ces propos rapportés par Mme de Rémusat:

Je créais une religion; je me voyais sur le chemin de l'Asie, monté sur un éléphant, le turban sur ma tête, et dans la main le nouvel Alcoran que j'aurais composé à mon gré.

Cette timidité a une raison: les écrivains, fascinés, n'osent avancer la main, conscients que leurs imaginations et leurs inventions resteront en deça des audaces et des rêves du modèle. Lequel . aurait osé lui faire tenir ce propos, relevé dans une des huit lettres à Joséphine, mises en vente à Londres en 1933:

Qu'est-ce que l'avenir! Qu'est-ce que le passé? Qu'est-ce que nous? Quel fluide magique nous environne et nous cache les choses qu'il importe le plus de connaître! Nous naissons, nous vivons, nous mourons au milieu du merveilleux!

Et c'est le même qui imagina le plus étouffant des systèmes scolaires!

Le roman uchronique de Napoléon reste à écrire. Balzac y pensa, Grousset en donna l'idée. Dumas est mort, qui donc prendra la plume?

Il parut en 1928 un étrange roman: **Le Tsar Napoléon**. Nous sommes en 1920, l'U.R.S.S. naissante a besoin de devises, elle ouvre donc les bras au metteur en scène Padoue, français, mais travaillant pour une société américaine, qui vient tourner un Napoléon. Et, tout comme plus tard l'Armée Rouge sera mobilisée pour reconstituer Waterloo, cinquante mille cosaques du Kouban sont rassemblés à Kiev en vue des batailles d'Italie.

Le Napoléon acteur ne convient pas: il a grossi, ce n'est pas Bonaparte, c'est Napoléon... On retrouve à Paris, dans un hôtel misérable Fédor Ivanovitch Kalita, un peu famélique, mais sosie de Bonaparte, le profil frappé en médaille, qui entre dans la peau de son personnage. Il en a assimilé l'allure et les propos, et même, peut-être les talents militaires.

Dans la campagne de Kiev se déploient les talents du général d'Italie. Et Kalita, qui n'est autre que Nikolaevitch Romanov, héritier de la couronne, change peu à peu. Tout d'abord le mythe de Napoléon est toujours présent dans la Russie profonde. Sa gloire illumine l'acteur. Il n'est plus un personnage de cinéma, il devient un chef politique qui soulève l'enthousiasme et la fidélité des Cosaques. En distribuant son cachet, s'attache la population ouvrière.

Le Guépéou (ancêtre du KGB) découvre son identité. Si bien que la bataille d'Arcole devient la mêlée entre les forces du Guépéou et des

Blancs, tous habillés en soldats du Consulat.

C'est ainsi que fut renversé l'état communiste. Grâce à la magie du nom de Bonaparte, à la gloire toujours vivace de Napoléon. Sans doute n'est-il pas présent physiquement dans le récit, mais l'acteur interprétant son rôle ne s'est-il pas laisser pénétrer par le personnage historique?

L'auteur? Albert Dieudonné: l'acteur qui interpréta pratiquement tous les Napoléon du muet, au point de ne plus jouer autre personnage. C'est lui qui surgit de nuit devant un gardien de Fontainebleau somnolant, l'apostropha, lui reprochant sa conduite, et créa la légende du fantôme impérial hantant le château. On peut imaginer qu'à force d'interpréter le rôle, il soit devenu Napoléon écrivain... À moins que, tout simplement, l'Empereur n'ait pris possession de sa personne durant quelques semaines.

Ce serait l'oeuvre la plus intéressante en marge s'il n'y avait L'armée invisible de H-J Magog (Henri Jeanne). Guère d'événements, un récit linéaire, sans surprise, mais bien mené. La France est envahie, ses armées reculent, la défaite semble inévitable. Un jeune officier blessé délire, il voit les morts tombés sur la terre de France, ceux de 1914, de 1870, de Denain, de la campagne de 1814, se lever pour défendre leur terre. Mais d'abord ils se rendent aux Invalides, chercher Napoléon qu'ils mettent à leur tête.

Quand le blessé recouvre les esprits il apprend qu'une miraculeuse contre-offensive libéra le territoire. Mais Napoléon, bien que chef de guerre prestigieux, n'est ici que celui que le peuple des morts a mis à sa tête, le temps d'une bataille. Et qui ensuite regagne son tombeau. Ce n'est pas l'Empereur qu'on montre ici, mais le général de la Révolution. La légende est présente, mais l'Empereur rentre dans le rang.

Conclusion.

Tout est né de Waterloo.

Le mythe impérial, célébrant un dieu de la guerre, comme il n'en eut jamais, manoeuvrant toujours au mieux, ignorant les hésitations et les errances, mené par la sureté inégalée de son coup d'oeil, ainsi qu'il apparaît dans l'oeuvre de Thiers, exigeait que la défaite n'eût point de causes humaines.

Et toute la bataille sera, par après, examinée à la loupe, à la recherche de ce hasard, ou cet ordre oublié, qui transformèrent ce qui n'eût dû être qu'une éclatante victoire en humiliante défaite. Grouchy ne marchait pas au canon, à la différence de Blücher. En raison d'ordres imprécis? Mais que dire de cette ondée? De la pluie mouillant les seigles, détrempant le sol, empêchant la mise en batterie de l'artillerie avant le milieu de la journée. Engagée à 8 heures la bataille eût été gagnée à 14. La pluie fit la différence. Tout le génie de l'Empereur fut mis en échec par une ondée intempestive!

Alors Hugo écrira *Cet homme gênait Dieu!* Napoléon vaincu n'aura plus pour pairs César, Hannibal, ou même Alexandre, mais Prométhée et les Ouranides qui, comme lui, défièrent les cieux, et finirent écrasés sous des montagnes ou crucifié sur le Caucase.

Cela c'est la métamorphose tragique ou épique du personnage. Mais à se dire que ce destin n'était pas inévitable, on imagina vite que l'histoire aurait pu ne pas être ce qu'elle fut. Puis on l'écrivit.

Napoléon fut vraiment le catalyseur de l'uchronie, si Renouvier la baptisa on la dire née de lui. Jusqu'aux débuts du XIXe siècle, il semblait que le cours de l'histoire n'aurait pu se dérouler autrement. Au plus pouvait-on rêver de modifications mineures.

Et paraît un homme connaissant un destin comme il ne s'en était plus vu depuis Alexandre, dont la fortune se perdait au cours d'une

bataille où il sembla à tout instant que le cours des événements balançait, où un seul hasard heureux aurait entraîné d'imprévisibles changements.

Aucune bataille de l'Ancien régime n'eut jamais le poids de Waterloo. Denain, Fontenoy, imaginons les perdues? le Roy demeurait sur le trône, quelques places frontières changeaient de main, des droits de pêche ou de commerce étaient accordés ou rétrocédés. Dix ans plus tard, ou quinze, nul ne s'en souciait, les choses s'ajustant d'elles-mêmes.

Waterloo opposait la France et l'Europe, deux mondes, deux sociétés? Ou un homme et l'Europe? Le génie d'un homme et les sociétés de son temps? Le certain est qu'elle n'a pas fini de faire rêver.

Pour concevoir l'uchronie, il fallait la rencontre de deux idées. D'abord la notion d'existence de l'histoire. C'est à dire que les faits passés sont reliés les uns aux autres, qu'ils s'enchaînent selon des lois que l'on peut déceler, imaginer, codifer; qui permettront, éventuellement, de prévoir la marche des événements à venir, d'annoncer dans quelle voie s'engagera le destin des peuples.

Le Discours sur l'Histoire Universelle de Bossuet développait cette pensée que l'histoire des peuples n'avait d'autre fin que de préparer la venue de Jésus-Christ. On était revenu de cette intervention surnaturelle, plus contraignante que le pire déterminisme, mais on ne croyait plus à une histoire incohérente et aléatoire. On lui voulait une pente, un cours qui l'ordonneraient.

Il fallait également croire à la rigidité des faits antérieurs. On sait que les anciens Soviétiques eurent le privilège de découvrir une histoire différente à chaque édition de leur Grande Encyclopédie, et qu'à Péking le passé se modifia sous les jets de peinture.

Nul besoin ici d'imaginer un bouleversement du passé historique: l'Etat s'en chargeait, le genre était nationalisé, l'histoire se recomposant perpétuellement et la fiction se révélant inutile.

Il fallait également envisager la possibilité que l'histoire puisse prendre un autre cours. Sans doute Pascal a-t-il parlé du nez de Cléopâtre, Voiture a cité la balle frappant Gustave-Adolphe à Leipzig et dissipant l'orage suédois s'abattant sur l'Allemagne. On ne se remit pas à refaire l'histoire pour autant.

Avec Napoléon tout changea. Laissons la parole à un philosophe de gauche:

L'image que l'homme se faisait de lui-même avant Napoléon nous apparaît, aujourd'hui, timide et provinciale. Dieu, le Prince, l'Etat, le respect humain, la charité chrétienne, la soumission aux lois, autant de barrières. Il n'était pas question de les franchir (...) Napoléon nous a révélé que l'homme était libre, sans autre limitation que celle de son audace et de son mépris.
Jean-Richard Bloch: **Napoléon, les Juifs et l'Homme moderne.**
Europe 1928.

Le premier à le faire fut sans doute Geoffroy, qui admire et déteste l'Empereur dans un même mouvement. Il se trouve à la fois subjugué et repoussé, il veut le voir maître de l'univers, tout en distinguant lucidement où mènerait cette domination.

Par la suite peu furent capable de se mesurer avec le personnage. Quoi qu'on pense de lui, Napoléon est trop grand pour que des pygmées l'animent, l'uchronie se mit en veilleuse. Depuis une trentaine d'années, avec des fortunes diverses, elle s'en prend à la Guerre Mondiale, où abondent les événements susceptibles de modifier le cours des évenements. Guerre en Russie, campagne du Pacifique, débarquement au Japon, victoire allemande, autant de tremplins pour l'imagination des auteurs. Et point n'est besoin d'être écrivain: les jeux pour ordinateurs proposent cent batailles à refaire, depuis Arbèles jusqu'à la Forteresse Europe d'Hitler, en passant par Borodino, Waterloo, Gettysburg.

Et le mythe de Napoléon est toujours présent. Si vous jouez à Waterloo vous discernerez vite que l'ordinateur se programme pour donner la victoire à Napoléon.

ILLUSTRATIONS

GRAND ERRATUM

Source d'un nombre infini

D'ERRATA

à noter

Dans l'Histoire du dix-neuvième siècle

Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié; et notre assertion sera prouvée, si nous fesons (sic) voir que tout ce qu'on publie de Napoléon-le-Grand, est emprunté du grand astre.

Voyons donc sommairement ce qu'on nous dit de cet homme merveilleux:

On nous dit:

Qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte;

Qu'il était né dans une île de la Méditerranée;

Que sa mère se nommait *Letitia*;

Qu'il avait trois soeurs et quatre frères, dont trois furent rois;

Qu'il eut deux femmes, dont une lui donna un fils;

Qu'il avait sous lui seize maréchaux de son empire, dont douze étaient en activité de service;

Qu'il mit fin à une grande révolution;

Qu'il triompha dans le midi; et qu'il succomba dans le Nord;

Qu'enfin, après un règne de douze ans, qu'il avait commencé en venant de l'Orient, il s'en alla disparaître dans les mers occidentales.

Reste donc à savoir si ces différentes particularités sont empruntées du soleil, et nous espérons que quiconque lira cet écrit en sera convaincu.

Et d'abord, tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes; or, la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre, si on remonte à la signification de ces noms ou à leur origine.

Il est constant que le mot *Apollon* signifie exterminateur, et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs, à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives et par la contagion qui en résulta, lors de l'outrage fait par Agammemnon à Chrysès, prêtre du soleil, comme on le voit au commencement de l'Iliade d'Homère; et la brillante imagination des poètes grecs transforma les rayons de l'astre, en flèches enflammées que le dieu irrité lançait de toutes parts et qui auraient tout exterminé, si, pour apaiser sa colère, on n'eût rendu la liberté à Chryséis, fille du sacrificateur Chrysès.

C'est vraisemblablement alors et pour cette raison que le soleil fut nommé Apollon; mais quelle que soit la circonstance ou la cause qui a fait donner à cet astre un tel nom, il est certain qu'il veut dire exterminateur.

Or, *Apollon* est le même mot qu'*Apoléon*. Ils dérivent de *Apolluo* ou *Apoleo*, deux verbes grecs qui n'en font qu'un, et qui signifient perdre, tuer, exterminer. De sorte que si le prétendu héros de notre siècle s'appelait *Apoléon* il aurait le même nom que le soleil, et il remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom; car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé. Mais ce personnage est nommé Napoléon, et conséquemment il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du soleil. Oui, il y a une lettre de plus et même une syllabe; car, suivant les inscriptions qu'on a gravées de toutes parts dans la capitale, le vrai nom de ce prétendu héros était *Neapoléon*. C'est ce que l'on voit notamment sur la colonne de la place Vendôme.

Or, cette syllabe de plus n'y met aucune différence. Cette syllabe est grecque, sans doute, comme le reste du nom, et en grec *né* ou *nai* est une des plus grandes affirmations que nous pouvons rendre par le mot *véritablement*. D'où il suit que Napoléon signifie véritable exterminateur, véritable Apollon. C'est donc véritablement le soleil.

Mais que dire de son autre nom? Quel rapport le mot *Bonaparte* peut-il avoir avec l'astre du jour? On ne le voit point d'abord: mais on comprend au moins que, comme *bonaparte* signifie bonne partie, il s'agit sans doute là de quelque chose qui a deux parties, l'une bonne et l'autre mauvaise; de quelque chose qui, en outre, se rapporte au soleil Napoléon. Or, rien ne se rapporte plus directement au soleil que les effets de sa révolution diurne, et ces effets sont le jour et la nuit, la lumière et les ténèbres; la lumière que sa présence produit et les ténèbres qui prévalent dans son absence. C'est une allégorie empruntée des Perses. C'est l'empire d'Oromaze et celui d'Arimane; l'empire de la lumière et des ténèbres; l'empire des bons et des mauvais génies. Et c'est à ces derniers, c'est aux génies du mal et des ténèbres que l'on dévouait autrefois par cette expression imprécatoire: *Abi in malam partem*. Et si par *mala parte*, on entendait les ténèbres, nul doute que par *bonaparte* on ne doive entendre la lumière. C'est le jour, par opposition à la nuit; ainsi on ne saurait douter que ce nom n'ait des rapports avec le soleil, surtout quand on le voit assorti avec Napoléon, qui est le soleil lui-même, comme nous venons de le prouver.

2° Apollon, suivant la mythologie grecque, était né dans une île de la Méditerranée (dans l'île de Délos); aussi a-t-on fait naître Napoléon dans une île de la Méditerranée, et de préférence on a choisi la *Corse*, parce que la situation de la Corse, relativement à la France, où on a voulu le faire régner, est la plus conforme à la situation de Délos relativement à la Grèce, où Apollon avait ses temples principaux et ses oracles.

Pausanias, il est vrai, donne à Apollon le titre de divinité Egyptienne; mais pour être divinité Egyptienne, il n'était pas nécessaire qu'il fût né en Egypte; il suffisait qu'il y fût regardé comme un dieu, et c'est ce que Pausanias a voulu nous dire; il a voulu nous dire que les Egyptiens l'adoraient, et cela encore établit un rapport de plus entre Napoléon et le Soleil; car on a dit qu'en Egypte, Napoléon fut regardé comme revêtu d'un caractère surnaturel, comme l'ami de Mahomet,

et qu'il y reçut des hommages qui tenaient de l'adoration.

3° On prétend que sa mère se nommait Letitia. Mais sous le nom d *Letitia*, qui veut dire la joie, on a voulu désigner l'Aurore, dont l lumière naissante répand la joie dans toute la nature; l'aurore qu enfante au monde le soleil, comme disent les poètes, en lui ouvrant ave ses doigts de rose les portes de l'orient.

Encore est-il bien remarquable que, suivant la mythologie grec que, la mère d'Apollon s'appelait *Leto* ou Léto. Mais, si de *Leto* le Romains firent *Latone* , mère d'Apollon et de Diane, on a mieux aimé dans notre siècle, en faire *Letitia*, parce que *Loetitia* est le substan tif du verbe *loetor* ou de l'inusité *loeto* qui voulait dire inspirer l joie.

Il est donc certain que cette Letitia est prise, comme son fils dans la mythologie grecque.

4° D'après ce qu'on en raconte, ce fils de Letitia avait trois soeurs, il est indubitable que ces trois soeurs sont les trois Grâces qui, avec les Muses, leurs compagnes, faisaient l'ornement et les charmes de la cour d'Apollon, leur frère.

5° On dit que ce moderne Apollon avait quatre frères. Or, ces quatre frères sont les quatre saisons de l'année, comme nous allons le prouver. Mais d'abord qu'on ne s'effarouche point en voyant les saisons représentées par des hommes, plutôt que par des femmes. Cela ne doit même pas paraître nouveau, car en français, des quatre saisons de l'année, une seule est féminine, c'est l'automne, et encore nos grammairiens sont peu d'accord à cet égard. Mais en latin, *autumnus* n'est pas plus féminin que les trois autres saisons. Ainsi, point de difficulté là-dessus. Les quatre frères de Napoléon peuvent représenter les quatre saisons de l'année, et ce qui suit va prouver qu'ils les représentent réellement.

Des quatre frères de Napoléon, trois, dit-on, furent rois, et ces trois rois sont le Printemps, qui règne sur les fleurs,; l'Eté, qui règne sur les moissons; et l'Automne, qui règne sur les fruits. Et comme ces trois saisons tiennent tout de la puissante influence du soleil, on nous dit que les trois frères de Napoléon tenaient de lui leur royauté et ne régnaient que par lui. Et quand on ajoute que, des quatre frères de Napoléon, il y en eut un qui ne fut point roi, c'est parce que, des

quatre saisons de l'année, il en est une qui ne règne sur rien, c'est l'Hiver.

Mais si, pour infirmer notre parallèle, on prétendait que l'Hiver n'est pas sans empire; et qu'on voulût lui attribuer la triste *principauté* des neiges et des frimas, qui, dans cette fâcheuse saison, blanchissent nos campagnes, notre réponse serait toute prête: c'est, dirions-nous; ce qu'on a voulu nous indiquer par la vaine et ridicule principauté dont on prétend que ce frère de Napoléon a été revêtu après la décadence de toute sa famille, principauté qu'on a attachée au village de *Canino* de préférence à tout autre, parce que *canino* vient de *cani* qui veut dire: les cheveux blancs de la froide vieillesse, ce qui rappelle l'Hiver. Car, aux yeux des poètes, les forêts qui couronnent nos coteaux en sont la chevelure; et quand l'hiver les couvre de ses frimas, ce sont les cheveux blancs de la nature défaillante, dans la vieillesse de l'année.

Cum gelidus crescit *canis* in montibus humor.

Ainsi, le prétendu prince de *Canino* n'est que l'Hiver personnifié; l'Hiver qui commence quand il ne reste plus rien des trois belles saisons, et que le soleil est dans le plus grand éloignement de nos contrées envahies par les fougueux *enfants du Nord*, nom que les poètes donnent aux vents qui, venant de ces contrées, décolorent nos campagnes et les couvrent d'une odieuse blancheur; ce qui a fourni le sujet de la fabuleuse invasion des peuples du Nord dans la France, où ils auraient fait disparaître un drapeau de diverses couleurs dont elle était embellie, pour y substituer un drapeau blanc qui l'aurait couverte tout entière, après l'éloignement du fabuleux Napoléon. Mais il serait inutile de répéter que ce n'est qu'un emblème des frimas que les vents du Nord nous apportent durant l'Hiver, à la place des *aimables* couleurs que le soleil maintenait dans nos contrées, avant qu'il se fût éloigné de nous par son déclin vers le midi, toutes choses dont il est facile de voir l'analogie avec les fables ingénieuses que l'on a imaginé dans notre siècle.

6° Selon les mêmes fables, Napoléon eut deux femmes, aussi en avait-on attribuée deux au Soleil. Ces deux femmes du Soleil était la Lune et la Terre; la Lune selon les Grecs (c'est Plutarque qui l'atteste), et la Terre, selon les Egyptiens. Avec cette différence bien remarquable que de l'une (c'est à dire de la Lune) le Soleil n'eut point de postérité; et que de l'autre, il eut un fils, *un fils unique*, c'est le petit *Horus*, fils d'Osiris et d'Isis, c'est à dire du Soleil et de la Terre, comme on le voit dans l'histoire du ciel, tome I, pages 61 et suivantes. C'est une allégorie égyptienne, dans laquelle le petit *Horus* né de la terre fécondée par le soleil, représente les fruits de l'agriculture; et précisément on a placé la naissance du prétendu fils de Napoléon au 20 mars, à l'équinoxe du printemps, parce que c'est au printemps que les productions de l'agriculture prennent leur grand développement.

7° On dit que Napoléon mit fin à un fléau dévastateur qui *terrorisait* toute la France, et qu'on nomma l'hydre de la révolution. Or, une hydre est un serpent, et peu importe l'espèce, surtout quand il s'agit d'une fable. C'est le serpent Python, étouffé par Apollon, lorsqu'il était encore dans son berceau, et c'est pour cela qu'on nous dit que Napoléon commença son règne en étouffant la révolution française, aussi chimérique que tout le reste; car on voit bien que révolution est emprunté au mot latin *revolvo* qui indique la situation d'un serpent roulé sur lui-même. C'est Python et rien de plus.

8° Le célèbre guerrier du XIXe siècle avait, dit-on, douze maréchaux de son empire, à la tête de ses armées, et quatre en non activité. Or, les douze premiers (comme de bien entendu), sont les douze signes du zodiaque, marchant sous les ordres du soleil Napoléon, et commandant chacun un division de l'innombrable armée des étoiles, qui se trouve partagée en douze parties, correspondant aux douze signes. Tels sont les douze maréchaux qui, suivant nos fabuleuses chroniques, étaient en activité de service sous l'empereur Napoléon, et les quatre autres vraisemblablement sont les quatre points cardinaux qui, immobiles au milieu du mouvement général, représentent fort bien la non-activité dont il s'agit.

Ainsi, tous ces maréchaux, tant actifs qu'inactifs, sont des êtres purement symboliques, qui n'ont pas eu plus de réalité que leur chef.

9° On nous dit que ce chef de tant de brillantes armées avait parcouru glorieusement les contrés du midi; mais qu'ayant trop pénétré dans le Nord, il ne put s'y maintenir. Or, tout cela caractérise parfai-

cément la marche du soleil.

Le soleil, on le sait bien, domine en souverain dans le midi, comme on le dit de l'empereur Napoléon. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est qu'après l'équinoxe du printemps, le soleil cherche à gagner les régions septentrionales, en s'éloignant de l'équateur. Mais au bout de *trois mois* de marche vers ces contrées, il rencontre le tropique boréal qui le force à reculer et à revenir sur ses pas vers le Midi, en suivant le signe du Cancer, c'est à dire de l'*Ecrevisse*, signe auquel on a donné ce nom (dit Macrobe), pour exprimer la marche rétrograde du soleil dans cet endroit de la sphère. Et c'est là-dessus qu'on a calqué l'imaginaire expédition de Napoléon vers le Nord, vers Moscou, et la retraite humiliante dont on dit qu'elle fut suivie.

Ainsi, tout ce qu'on nous raconte des succès et des revers de cet étrange guerrier, ne sont que des allusions relatives au cours du soleil.

10° Enfin, et ceci n'a besoin d'aucune explication, le soleil se lève à l'Orient et se couche à l'Occident, comme tout le monde le sait. Mais pour les spectateurs situés aux extrémités des terres le soleil paraît sortir le matin des mers orientales et se plonger, le soir, dans les mers occidentales. C'est ainsi, d'ailleurs, que tous les poètes nous dépeignent son lever et son coucher. Et c'est là tout ce que nous devons entendre, quand on nous dit que Napoléon vint par la mer d'Orient (de l'Egypte) pour régner sur la France, et qu'il a été disparaître dans les mers occidentales, après un règne de douze ans, qui ne sont autre chose que les douze heures pendant lesquelles le soleil brille sur l'horizon.

Il n'a régné qu'un jour, dit l'auteur des *Nouvelles Messéniennes*, en parlant de Napoléon, et la manière dont il décrit son élévation, son déclin et sa chute, prouve que ce charmant poète n'a vu, comme nous, dans Napoléon, qu'une image du soleil; et il n'est pas autre chose; c'est prouvé par son nom, par le nom de sa mère, par ses trois soeurs, ses quatre frères, ses deux femmes, son fils, ses maréchaux et ses exploits; c'est prouvé par le lieu de sa naissance, par la région d'où il vint en entrant dans la carrière de sa domination, par le temps qu'il employa à la parcourir, par les contrées qu'il domina, par celles où il échoua, et par la région où il disparut, pâle et *découronné*, après sa brillante course, comme le dit le poète *Delavigne*.

Il est donc prouvé, que le prétendu héros de notre siècle n'es qu'un personnage allégorique dont tous les attributs sont empruntés a soleil. Et par conséquent Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écri tant de choses, n'a pas même existé, et l'erreur où tant de gens on donné tête baissée, vient d'un *quiproquo*, c'est qu'ils ont pris l mythologie du dix-neuvième siècle pour une histoire.

P.S. Nous aurions encore pu invoquer, à l'appui de notre thèse un grand nombre d'ordonnances royales, dont les dates certaines son évidemment contradictoires au règne du prétendu Napoléon, mais nou avons eu nos motifs pour n'en pas faire usage.

Pourquoi joindre ici ce **"Napoléon raconté par un grognard"** que Balzac fit discourir dans une grange, au milieu de son **Médecin de campagne**? Un tel document a tout naturellement sa place: chez Balzac, comme aucun autre, se lit la fascination exercée par Napoléon sur ses soldats, et cette volonté de le déifier (il n'est pas d'autre mot). Napoléon n'est pas un homme, il a un pacte avec Dieu, une étoile le guide.(Quand Geoffroy dans **Napoléon apocryphe** montre les gens d'Ajaccio détruisant pierre à pierre la maison natale de Napoléon *"Afin qu'on ne puisse dire qu'un tel homme est né comme un simple mortel"*, il n'y a pas exagération dans le trait, mais prolongement naturel d'une tendance diffuse.

Très vite le thème du destin, favorable et trompeur, se manifestera chez Balzac, sous l'apparence du *Petit Homme Rouge des Tuileries*, conseiller de l'Empereur, puis passant aux Bourbons. La légende de ce conseiller mystérieux va se prolonger jusqu'au milieu du IIe siècle, et se retrouve sans peine dans les romans historiques.

-Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une îl française, chauffée par le soleil d'Italie où tout bout comme dans un fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien; une idée qu'ils ont. Pour vous commencer l'extraordi-naire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps et une finaude, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie! Donc elle demande que Dieu le protège, à condi-tion que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça c'est vu.

Maintenant, suivez-moi bien et dites-moi si ce que vous allez en-tendre est naturel.

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes des autres, à travers les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore, qui monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde sa

bataille et dit: Ca va bien! Un de mes intrigants à panache qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh! raflé! plus de panache. Vous pensez bien que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix: Duroc, Bessière, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier et qu'il fondait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu lieutenant, ni capitaine! Ah ben oui! en chef tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-quatre ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manoeuvrer les canons. Pour lors, nous tombe tout maigrelet général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver. "Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. or mettez-vous dans la boule que d'ici quinze jours vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guètres, de fameux souliers; mais, mes enfants: faut marcher pour aller les prendre à Milan, où il y en a." Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemagne, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors, Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre. Et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour, l'on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne te les lache pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise, les pelote très bien, leur chippe quelques fois des dix mille hommes d'un seul coup en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout.

Voilà des troupes qui se remplument: parce que, voyez-vous, l'empereur, qu'était un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors, le péquin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qui étaient des femmes très judicieuses. Fin final en ventôse 96, qu'était dans ce temps là le mois

de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes; mais aorès la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie, comme Napoléon l'avait prédit, et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne: tout était brossé. Nous avions mangé trois armées, successivement différentes, et dégommé quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blmancs, et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux! La paix était conquise. Un homme aurait-il faire cela? Non, Dieu l'aidant, c'était sûr. Il se subdivisionnait comme les cinq pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit, que les sentinelles le voyaient toujours allant et venant, et ne dormait ni ne mangeait.

Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat se L'adopte pour son père. Et en avant! Les autres, à Paris, voyant cela, se disent: "Voilà un pélérin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel, il est singulièrement capable de mettre la main sur la France; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique, il s'en contentera peut-être!" Ca était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Le fait est qu'on lui donne ordre de faire faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait particulièrement endiablés, et leur dit comme ça: "Mes amis, pour le quart d'heure, on nous donne l'Egypte à chiquer. Mais nous l'avalerons en un temps et deux mouvements, comme nous l'avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant!" En avant! les enfants, disent les sergents. Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit: "Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez, dès à présent, que votre général possède une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protège". Qui fut dit fut fait. En passant la mer, nous prenons Malte comme une orange, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon. Là autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui depuis que le monde est monde, ont coutume d'avoir des géants pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis; parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme des montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement.

Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit: "Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord, parce que nous aurons tout après! Et marchez". Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire: *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors, le Grand Turc, l'Asie, l'Afrique, ont recours à la magie, et nous envoient un démon nommé Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc, qui était, comme son maître, incombustible au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu; mais moi je n'ai pas de raisons pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie et les mameluks qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il était un ange envoyé pour combattre Napoléon, et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs fourniments à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

Ah ça! dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon? Etait-ce naturel?

Il passait pour certain dans leurs esprits qu'il commandait aux génies, et se transportait en un clin d'oeil d'un lieu à un autre comme un oiseau. Le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait de leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamants gros comme des oeufs de pigeon, marché que le mameluk, de qui elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute, car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors, nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlue voyaient des eaux dans lesquelles on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que ça faisait suer. Mais nous mangeons le mameluk à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il y avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, puis, chose particulière, une infinité de lézards, un tonnerre de pays, où chacun pouvait prendre ses

arpents de terre, pour que que ça lui fût agréable. Pendant qu'il s'oc cupe de ses affaires dans l'intérieur, où il avait l'idée de faire de choses superbes, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'estime de l'Orient et de l'Occident, que le pape appelait son fils, et le cousin de Mahomet son cher père, veut se venge de l'Angleterre et lui reprendre les Indes, pour se remplacer de s flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamants, de l'or, pour faire la paye aux soldats et des palais pour étapes, lorsque le Mody s'arrange avec la peste, e nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte! Alors tout le monde défile à c'te parade d'où l'on ne revient pas sur ses pieds. Le soldat mourant ne peut pas te prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entre trois fois avec un entêtement généreux et martial. Mais la peste était la plus forte: il n'y avait pas à dire: Mon bel ami! Tout le monde s trouvait très malade, Napoléon seul était frais comme une rose, et toute l'armée l'a vu buvant la peste sans que cela lui fit rien du tout.

Ah ça! mes amis, croyez-vous que c'était naturel!

Les mameluks, sachant que nous étions tous dans les ambulances veulent nous barrer le chemin, mais, avec Napoléon, c'te farce là n pouvait pas prendre. Donc il dit à ses damnés, à ceux qui avaient l cuir plus dur que les autres: "Allez me nettoyer la route". Junot qu'était un sabreur au premier numéro, et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous a décousu tout de même l'armée d'un pacha qu avait le prétention de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons a Caire, notre quartier général. Autre histoire. Napoléon absent, l France s'était laissée détruire le tempérament par les gens de Paris qui gardaient la solde des troupes, leur masse de linge, leurs habits les laissaient crever de faim, et voulaient qu'elles fissent la loi l'univers, sans s'en inquiéter autrement. C'étaient des imbéciles qu s'amusaient à bavarder au lieu de mettre la main à la pâte. Et donc no armées étaient battues, les frontières de la France entamées: L'HOMME n'était plus là. Voyez-vous, je dis *l'homme*, parce qu'on l'a nommé comme ça, mais c'était une bêtise, puisqu'il avait une étoile et toutes se particularités: c'étaient nous autres qui étions les hommes! Il apprend l'histoire de France après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans per dre plus de trois cents hommes, et avec une seule division, il a vainc la grande armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, et il en bousculé dans la mer plus d'une grande moitié, rrah!

Ce fut son dernier coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas: "Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille". Mais com-prenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi on l'aurait gardé de force, pour le faire empereur d'Orient. Aussi nous voilà tout tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il était notre joie. Lui laisse son commandement à Kléber, un grand mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a fait mourir en lui mettant une baïon-nette dans le derrière qui est la manière de guil-lotiner dans ce pays-là; mais ça fait tant souffrir, qu'un soldat a eu pitié de ce criminel, il lui a tendu sa gourde et aussitôt que l'Egyp-tien a eu bu l'eau, il a tortillé de l'oeil avec un plaisir infini. Mais nous ne nous amusons pas à cette bagatelle. Napoléon met le pied sur une coquille de noix, un petit navire de rien du tout qui s'appelait la *Fortune*, et, en clin d'oeil, à la barbe de l'Angleterre qui le bloquait avec des vaisseaux de ligne, frégates et tout ce qui faisait voile, il débarque en France, car il a toujours eu le don de franchir les mers en une enjambée. Etait-ce naturel! Bah! Aussitôt quil est à Fréjus, autant dire qu'il a les pieds dans Paris. Là, tout le monde l'adore; mais lui convoque le gouverne-ment. "Qu'avez vous fait de mes enfants les sol-dats! qui dit aux avocats; vous êtes un tas de galapiats qui vous fichez du monde et faites vos choux gras de la France. Ca n'est pas juste, et je parle pour tout le monde qu'est pas content!" Pour lors ils veulent batailler et le tuer; mais minute! Il les enferme dans une caserne à paroles, les fait sauter par les fenêtres, et vous les enrégimente à sa suite, où ils deviennent muets comme des poissons, souples comme des blagues à tabac. De ce coup passe consul; et, comme de n'était pas lui qui pouvait douter de l'Etre suprême, il remplit alors sa promesse envers le bon Dieu, qui lui tenait sérieusement parole; lui rend ses églises, rétablit sa religion; les cloches sonnent pour Dieu et pour lui. Voilà tout le monde content: *primo*, les prêtres qu'il empêche d'être tracassés; *segondo*, le bourgeois qui fait son commerce, sans avoir à craindre le *rapiamus* de la loi qu'était devenue injuste: *tertio*, les nobles qu'il défend d'être fait mourir comme on en avait malheureu-sement contracté l'habitude. Mais il y avait des ennemis à balayer, et il ne s'endort pas sur la gamelle, parce que, voyez-vous, son oeil vous traverserait le monde comme une simple tête d'homme. Pour lors, paraît en Italie, comme s'il passait la tête par la fenêtre, et son regard suffit. les Autrichiens sont avalés à Marengo comme des goujons par une baleine. Ouf! Ici, la victoire française a chanté sa gamme assez haut pour que le monde entier l'entende, et ça a suffi. "Nous n'en jouons

plus, que disent les Allemands - Assez comme ça!" disent les autres.

Total: l'Europe fait la cane, l'Angleterre met les pouces. Pai générale, où les rois et les peuples font mine de s'embrasser. C'est l que l'empereur a inventé la Légion d'honneur, une bien belle chose allez! "En France, qu'il a dit à Boulogne, devant l'armée entière, tout le monde a du courage!, donc la partie civile qui fera des actions d'éclat, sera soeur du soldat, le soldat sera son frère, et ils seront unis sous le drapeau de l'honneur." Nous autres, qui étions là-bas, nous revenons d'Egypte. Tout était changé! Nous l'avions laissé général, e un rien de temps nous le retrouvons empereur. Ma foi, la France s'était donnée à lui, comme une belle fille à un lancier. Or, quand ça fut fait à la satisfaction générale, on peut le dire, il y eut une sainte céré-monie comme il ne s'en est jamais vu sous la calotte des cieux. Le pape et les cardinaux, dans leurs habits d'or et rouges, passent les Alpes exprès pour le sacrer devant l'armée et le peuple, qui battent des mains. Il y a une chose que je serais injuste de ne pas vous dire. E Egypte, dans le désert près de la Syrie, L'HOMME-ROUGE lui apparut dans la montagne de Moïse, pour lui dire: "Ca va bien". Puis, à Marengo, le soir de la victoire, pour la seconde fois s'est dressé devant lui, sur ses pieds, l'Homme-Rouge, qui lui dit: "Tu verras le monde à tes genoux, et tu seras empereur des Français, roi d'Italie, maître de la Hollande, souverain d'Espagne, du Portugal, des provinces Illyriennes, protecteur de l'Allemagne, sauveur de la Pologne; premier aigle de la Légion d'Hon-neur, et tout". Cet Homme-Rouge, voyez-vous, c'était son idée à lui; une manière de piéton qui lui servait, à ce que disent plusieurs, pour com-muniquer avec son étoile. Moi, je n'ai jamais cru cela, mais l'Homme-Rouge est un fait véritable, et Napoléon en a parlé lui-même; et a dit qu'il lui venait dans les moments durs à passer, et restait au palais des Tuileries, dans les combles.

Donc, au couronnement, Napoléon l'a vu le soir pour la troisième fois, et ils furent en délibération sur bien des choses. Lors, l'empe-reur va droit à Milan se faire couronner roi d'Italie. Là commence véri-tablement le triomphe du soldat. Pour lors, tout ce qui savait écrire passe officier. Voilà les pensions, les dotations de duché qui pleuvent; des trésors pour l'état-major qui ne coûtaient rien à la France, et la Légion d'honneur fournie de rentes pour les simples soldats, sur les-quelles je touche encore ma pension. Enfin, voilà des armées tenues comme il ne s'en était jamais vu. Mais l'empereur qui savait qu'il

devait être l'empereur de tout le monde pense aux bourgeois, et leur fait bâtir, suivant leurs idées, des monuments de fées, là où il n'y en avait pas plus que sur sa main; une supposition, vous reveniez d'Espagne, pour passer à Berlin; eh bien, vous retrouviez des arcs de triomphe avec de simples soldats mis dessus en belle sculpture, ni plus ni moins que des généraux. Napoléon, en deux ou trois ans, sans mettre d'impôts sur vous autres, remplit ses caves d'or, fait des ponts, des palais, des routes, des savants, des fêtes, des lois, des vaisseaux, des ports, et dépense des millions de milliasses, et tant et tant, qu'on m'a dit qu'il aurait pu paver la France de pièces de cent sous, si ça avait été sa fantaisie. Alors, quand il se trouve à son aise sur son trône, et si bien le maître de tout, que l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins, comme il avait quatre frères et trois soeurs, il nous dit en manière de conversation, à l'ordre du jour: "Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main? Non. Je veux qu'ils soient flambants, tout comme moi! Pour lors, il est de toute nécessité de conquérir un royaume pour chacun d'eux, afin que le Français soit le maître de tout, que les soldats de la garde fassent trembler le monde, et que la France crache où elle veut, et qu'on me dise, comme sur ma monnaie, *Dieu nous protège!"* - Convenu! répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette." Ah! c'est qu'il n'y avait pas à reculer, voyez-vous! et s'il avait eu dans sa boule de conquérir la lune, il aurait fallu s'arranger pour ça, faire ses sacs, et grimper; heureusement qu'il n'en a pas eu la volonté. Les rois, qu'étaient habitués aux douceurs de leurs trônes, se font naturellement tirer l'oreille; et alors, en avant nous autres. Nous marchons, nous allons, et le tremblement recommence avec une solidité générale. En a-t-il fait user, dans ce temps là, des hommes et des souliers! Alors on se battait à coups de nous si cruellement, que d'autres que les Français s'en seraient fatigués. Mais vous n'ignorez pas que le Français est né philosophe, et, un peu plus tôt, un peu plus tard, sait qu'il faut mourir. Aussi nous mourions tous sans rien dire, parce qu'on avait le plaisir de voir l'empereur faire ça sur les géographies. (Là, le fantassin décrivit lestement un rond avec son pied sur l'aire de la grange.) Et il disait: "Ça, ce sera un royaume"! et c'était un royaume. Quel bon temps! Les colonels passaient généraux, le temps de les voir; les généraux maréchaux, les maréchaux rois. Et il y en a encore un, qui est debout pour le dire à l'Europe, quoique ce soit un gascon, traître à la France pour garder sa couronne, qui n'a pas rougi de honte, parce que, voyez-vous, les couronnes sont en or! Enfin, les sapeurs qui savaient

lire devenaient nobles tout de même. Moi qui vous parle, j'ai vu à Pari[s] onze rois et un peuple de princes, qui entouraient Napoléon comme le[s] rayons d'un soleil! Vous entendez bien que chaque soldat ayant la chanc[e] de chausser un trône, pourvu qu'il en eût le mérite; un caporal de l[a] garde était comme une curiosité qu'on regardait passer, parce que chacu[n] avait son contingent dans la victoire, parfaitement connu dans le bul-letin. Et y en avait-il de ces batailles! Austerlitz où l'armée a manoeuvré comme à la parade; Eylau, où l'on a noyé les Russes dans un lac comme si Napoléon avait soufflé dessus; Wagram, où l'on s'est batt[u] trois jours sans bouder. Enfin, y en avait autant que de saints a[u] calendrier. Ainsi alors fut-il prouvé que Napoléon possédait dans so[n] fourreau la véritable épée de Dieu. Alors le soldat avait son estime, e[t] il en faisait son enfant, s'inquiétait si vous aviez des souliers, d[u] linge, des capotes, du pain, des cartouches quoiqu'il tint sa majesté, puisque c'était son métier à lui de régner. Mais c'est égal! un sergent et même un soldat pouvait lui dire: "Mon empereur," comme vous me dites à moi quelquesfois: "Mon bon ami". Et il répondait aux raisons qu'on lui faisait, couchait dans la neige, comme nous autres; enfin, il avait presque l'air d'un homme naturel. Moi qui vous parle, je l'ai vu, les pieds dans la mitraille, pas plus gêné que vous là, et mobile, regardant avec sa lorgnette, toujours à son affaire; alors nous restions là, tranquilles comme Baptiste. Je ne sais pas comment il s'y prenait, mais quand il nous parlait, sa parole nous envoyait comme du feu dans l'estomac; et, pour lui montrer qu'on était ses enfants, incapables de bouquer, on allait pas ordinaire devant des polissons de canons qui gueulaient et vomissaient des régiments de boulets, sans dire garde. Enfin, les mourants avaient la chose de se relever pour le saluer et lui crier "Vive l'empereur"! Etait-ce naturel? auriez-vous fait cela pour un simple homme.

Pour lors, tout son monde établi, l'impératrice Joséphine, qu'était une bonne femme tout de même, ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits, rapport au gouvernement. Apprenant cette difficulté, tous les souverains de l'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé, qu'on nous a dit, une Autrichienne, qu'était la fille des Césars, un homme ancien dont on parle partout, et pas seulement dans nos pays, où vous entendez dire qu'il a tout fait, mais en Europe. Et c'est si vrai que, moi qui vous parle en ce moment, je suis allé sur le Danube où j'ai vu les morceaux

d'un pont bâti par cet homme, qui paraît qu'à été, à Rome, parent de Napoléon, d'où s'est autorisé l'empereur d'en prendre l'héritage pour son fils. Donc, après son mariage, qui fut une fête pour le monde entier, et où il a fait grâce au peuple de dix ans d'impositions, qu'on a payées tout de même parce que les gabelous n'en ont pas tenu compte, sa femme a eu un petit qu'était le roi de Rome; une chose qui ne s'était pas encore vue sur terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ce jour là, un ballon est parti de Paris pour le dire à Rome et ce ballon a fait le chemin en un jour. Ah ça! y a-t-il maintenant quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel? Non, c'était écrit là-haut! et la gale à qui ne dira pas qu'il a été envoyé par Dieu même pour faire triompher la France. mais voilà l'empereur de Russie, qui était son ami, qui se fâche de ce qu'il n'a pas épousé une Russe et qui soutient les Anglais, nos ennemis, auxquels on avait toujours empêché Napoléon d'aller dire deux mots dans leur boutique. Fallait donc en finir avec ces canards-là! Napoléon se fâche et nous dit: "Soldats! vous avez été maîtres dans toutes les capitales de l'Europe; reste Moscou; qui s'est allié à l'Angleterre. Or, pour pouvoir conquérir Londres et les Indes qu'est à eux, je trouve définitif d'aller à Moscou". Pour lors assemble la plus grande des armées qui jamais ait traîné ses guêtres sur le globe et si curieusement bien alignée, qu'en un jour il a passé en revue un million d'hommes. - Hourra! disent les Russes. Et voilà la Russie tout entière, des animaux de cosaques qui s'envolent. C'était pays contre pays, un boulevari général dont il fallait se garer. Et comme avait dit l'Homme-Rouge à Napoléon: "C'est l'Asie contre l'Europe! - Suffit, qu'il dit, je vais me précautionner." Et voilà fectivement tous les rois qui viennent lécher la main de Napoléon! L'Autriche, la Prusse, la Bavière, la Saxe, la Pologne, l'Italie, tout est avec nous, nous flatte, et c'était beau! Les aigles n'ont jamais tant roucoulé qu'à ces parades-là, qu'elles étaient au-dessus de tous les drapeaux de l'Europe. Les Polonais ne se tenaient pas de joie, parce que l'empereur avait l'idée de les relever; de là, que la Pologne et la France ont toujours été frères. Enfin, "A nous la Russie!" crie l'armée. Nous entrons bien fournis, nous marchons; marchons: point de Russes. Enfin nous trouvons nos mâtins campés à la Moskowa. C'est là que j'ai eu la croix, et j'ai congé de dire que ce fut une sacrée bataille! L'empereur était inquiet, il avait vu l'Homme-Rouge, qui lui dit "Mon enfant, tu vas plus vite que le pas, les hommes te manqueront, les amis te trahiront!" Pour lors, proposa la paix. Mais avant de la signer "Frottons les Russes! " qui nous dit. "Tope! " s'écria l'armée. "En

avant!" disent les sergents. Mes souliers étaient usés, mes habits décousus, à force d'avoir trimé dans ces chemins-là qui ne sont pas commodes du tout! Mais c'est égal! "Puisque c'est la fin du tremblement, que je me dis, je veux m'en donner tout mon soûl". Nous étions devant le grand ravin; c'étaent les premières places! le signal se donne, sept cents pièces d'artillerie commencent une conversation à vous sortir le sang par les oreilles. Là, faut rendre justice à ses ennemis, mes Russes se faisaient tuer comme des Français, sans reculer, et nous n'avancions pas. "En avant! nous dit-on, voilà l'empereur!" C'était vrai, passe au galop en nous faisant signe qu'il importait beaucoup de prendre la redoute. Il nous anime, nous courons, j'arrive le premier au ravin. Ah! mon Dieu, les lieutenants tombaient, les colonels, les soldats! C'est égal! Ca faisait des souliers à ceux qui n'en avaient pas et des épaulettes pour les intrigants qui savaient lire. Victoire! c'est le cri de toute la ligne. Par exemple, ce qui ne s'est jamais vu, il y avait vingt-cinq mille Français par terre. Excusez du peu! C'était un vrai champ de blé coupé; au lieu d'épis mettez des hommes! Nous étions dégrisés, nous autres. L'homme arrive, on fait le cercle autour de lui. Pour lors, il nous câline, car il était aimable quand il le voulait, à nous faire contenter de vache enragée par une faim de deux loups. Alors mon câlin distribue soi-même les croix, salue les morts, puis nous dit "A Moscou!" , "Va pour Moscou!" dit l'armée. Nous prenons Moscou. Voilà-t-il pas que les Russes brûlent leur ville! C'a été un feu de paille de deux lieues qui a flambé pendant deux jours. Les édifices tombaient comme des ardoises. Il y avait des pluies de fer et de plomb qui étaient naturellement horribles: et l'on peut vous le dire à vous, ce fut l'éclair de nos malheurs. L'empereur dit: "Assez comme ça, tous nos soldats y resteraient!" Nous nous amusons à nous rafraîchir un petit moment et à se refaire le cadavre, parce qu'on était réellement fatigués beaucoup. Nous emportons tous une croix d'or qu'était sur le Kremlin, et chaque soldat avait une petite fortune. Mais en revenant, l'hiver s'avance d'un mois, chose que les savants qui sont des bêtes n'ont pas expliqué suffisamment, et le froid nous pince. Plus d'armée, entendez-vous? plus de généraux, plus de sergents même. Pour lors ce fut le règne de la misère et de la faim, règne où nous étions réellement tous égaux! On ne pensait qu'à revoir la France, l'on ne se baissait pas pour ramasser son fusil ni son argent; et chacun allait devant lui, arme à volonté, sans se soucier de la gloire. Enfin le temps était si mauvais que l'empereur n'a plus vu son étoile. Il y avait quelque chose entre le ciel et lui.

Pauvre homme, qu'il était malade de voir ses aigles à contrefil de la victoire! Et ça lui en a donné une sévère, allez! Arrive la Bérésina. Ici, mes amis, l'on peut vous affirmer par ce qu'il y a de plus sacré, sur l'honneur, que, depuis qu'il y a des hommes, jamais, au grand jamais, ne s'était vue pareille fricassée d'armées, de voitures, d'artillerie, dans de pareille neige, sous un ciel pareillement ingrat. Le canon des fusils vous brûlait la main, si vous y touchiez, tant il était froid. C'est là que l'armée a été sauvée par les pontonniers, qui se sont trouvés solides au poste, et où s'est parfaitement comporté Grondin, le seul vivant des gens assez entêtés pour se mettre à l'eau afin de bâtir les ponts sur lesquels l'armée a passé, et de se sauver des Russes qui avaient encore du respect, rapport aux victoires. Et, dit-il en montrant Grondin qui le regardait avec l'attention particulière aux sourds, Gondin est un troupier fini, une troupier d'honneur même, qui mérite vos plus grands égards. J'ai vu, reprit-il, l'empereur debout près du pont, immobile, n'ayant point froid. Etait-ce encore naturel? Il regardait la perte de ses trésors, de ses amis, de ses vieux Egyptiens. Bah! tout y passait, les femmes, les fourgons, l'artillerie, tout était consommé, mangé, ruiné. les plus courageux gardaient les aigles, parce que les aigles, voyez-vous, c'était la France, c'était tout vous autres, c'était l'honneur du civil et du militaire qui devait rester pur et ne pas baisser la tête à cause du froid. On ne se réchauffait guère que près de l'empereur, puisque, quand il était en danger, nous accourions, gelés, nous qui ne nous arrêtions pas pour tendre la main à des amis. On dit aussi qu'il pleurait la nuit sur sa pauvre famille de soldats. Il n'y avait que lui et des Français pour se tirer de là; et on s'en est tiré, mais avec des pertes et de grandes pertes que je dis! Les alliés avaient mangé nos vivres.

Tout commençait à le trahir, comme lui avait dit l'Homme-Rouge. les bavards de Paris, qui se taisaient depuis l'établissement de la garde impériale, le croient mort et trament une conspiration où l'on met dedans le préfet de police pour renverser l'empereur. Il apprend ces choses-là, ça vous le taquine, et il nous dit quand il est parti: "Adieu, mes enfants, gardez les postes, je vais revenir". Bah! ses généraux battent la breloque, car sans lui ce n'était plus ça. Les maréchaux se disent des sottises, font des bêtises, et c'était naturel; Napoléon, qui était un bon homme, les avait nourris d'or, ils devenaient gras à lard qu'ils ne voulaient plus marcher. De là sont venus les malheurs, parce qe plusieurs sont restés en garnison sans frotter le dos des enne-

mis derrière lesquels ils étaient, tandis qu'on nous poussait vers la France. Mais l'empereur nous revient avec des conscrits et de fameux conscrits, auxquels il changea le moral parfaitement et en fit des chiens finis à mordre quiconque, avec des bourgeois en garde d'honneur, une belle troupe qui a fondu comme du beurre sur un gril. Malgré notre tenue sévère, voilà que tout est contre nous; mais l'armée fait encore des prodiges de valeur. Pour lors se donnent des batailles de montagnes, peuples contre peuples. A Dresde, Lutzen, Bautzen... Souvenez-vous de ça, vous autres, parce que c'est là que le Français a été si particulièrement héroïque, que dans ce temps là un bon grenanier ne durait pas plus de six mois. Nous triomphons toujours: mais sur les derrières, ne voilà-t-il pas les Anglais qui font révolter les peuples en leur disant des bêtises. Enfin on se fait jour à travers ces meutes de nations. Partout où l'empereur paraît, nous débouchons, parce que, sur terre comme sur mer, là où il disait: "Je veux passer!" nous passions. En finale, nous sommes en France, et il y a plus d'un pauvre fantassin à qui, malgré la dureté du temps, l'air du pays a remis l'âme dans un état satisfaisant. Moi, je puis dire, en mon particulier, que ça m'a rafraichi la vie. Mais à cette heure, il s'agit de défendre la France, la patrie, la belle France enfin, contre toute l'Europe qui nous en voulait d'avoir voulu faire la loi aux Russes, en les poussant dans leurs limites, pour qu'ils ne nous mangeassent pas, comme c'est l'habitude du Nord, qui est friand du Midi, chose que j'ai entendu dire à plusieurs généraux. Alors l'empereur voit son propre beau-père, ses amis qu'il avait assis rois, et les canailles auxquelles il avait rendu leurs trônes, tous contre lui. Enfin, même des Français et des alliés qui se tournaient, par ordre supérieur, contre nous, dans nos rangs, comme à la bataille de Leipsick. N'est-ce pas des horreurs dont seraient peu capables de simples soldats! Ca manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes! Pour lors l'invasion se fait. Partout où notre empereur montre sa face de lion, l'ennemi recule, et il a fait dans ce temps-là plus de prodiges en défendant la France, qu'il n'en avait fait pour conquérir l'Italie, l'Orient, l'Espagne, l'Europe et la Russie. Pour lors il veut enterre tous les étrangers, pour leur apprendre à respecter la France, et les laisser venir sous Paris, pour les avaler d'un coup et s'élever au dernier degré du génie par une bataille encore plus grande que toutes les autres, une mère bataille enfin! Mais les Parisiens ont peur pour leur peau de deux liards et pour leurs boutiques de deux sous, ouvrent leurs portes; voilà les Ragusades qui commencent et les bonheurs qui finissent, l'impératrice qu'on embête, et le drapeau

blanc qui se met aux fenêtres. Enfin les généraux qu'il avait fait ses meilleurs amis l'abandonnent pour les Bourbons, de qui on n'avait jamais entendu parler. Alors il nous dit adieu à Fontainebleau. "Soldats!..." Je l'entends encore, nous pleurions tous comme de vrais enfants; les aigles, les drapeaux étaient inclinés comme pour un enterrement, car on peut vous le dire, c'étaient les funérailles de l'Empire, et ses armées pimpantes n'étaient plus que des squelettes. Donc il nous dit, de dessus le perron de son château: "Mes enfants, nous sommes vaincus par la trahison, mais nous nous reverrons dans le ciel, la patrie des braves. Défendez mon petit que je vous confie: vive Napoléon II"! Il avait idée de mourir; et pour ne pas laisser voir Napoléon vaincu, prend du poison de quoi tuer un régiment, parce que comme Jésus-Christ avant sa passion, il se croyait abandonné de Dieu et de son talisman; mais le poison ne lui fait rien. Autre chose! se reconnaît immortel. Sûr de son affaire et d'être toujours empereur, il va dans une île pendant quelque temps étudier le tempérament de ceux-ci qui ne manquent pas à faire des bêtises sans fin. Pendant qu'il faisait sa faction, les Chinois et les animaux de la côte d'Afrique, barbaresques et autres, qui ne sont pas commodes du tout, le tenaient si bien pour autre chose qu'un homme, qu'ils respectaient son pavillon en disant qu'y toucher, c'était se frotter à Dieu. Il régnait sur le monde entier, tandis que ceux-ci l'avaient mis à la porte de sa France. Alors s'embarque sur la même coquille de noix d'Egypte, passe à la barbe des vaisseaux anglais, met le pied sur la France, la France le reconnaît, le sacré coucou s'envole de clocher en clocher, toute la France crie: Vive l'empereur! Et par ici l'enthousiasme pour cette merveille des siècles a été solide, le Dauphiné s'est très bien conduit; et j'ai été particulièrement satisfait de savoir qu'on y pleurait de joie en revoyant sa redingote grise. Le 1er mars, Napoléon débarque avec deux cents hommes pour conquérir le royaume de France et de Navarre, qui le 20 mars était redevenu l'empire français. L'homme se trouvait ce jour-là dans Paris, ayant tout balayé, il avait repris sa chère France et ramassé ses troupiers en ne leur disant que deux mots: "Me voilà"! C'était le plus grand miracle qu'ait fait Dieu! Avant lui, jamais un homme avait-il pris d'empire rien qu'en montrant son chapeau! L'on croyait la France abattue! Du tout. A la vue de l'aigle, une armée nationale se refait, et nous marchons tous à Waterloo. Pour lors la garde meurt d'un seul coup. Napoléon au désespoir se jette trois fois au-devant des canons ennemis à la tête du reste, sans trouver la mort! Nous avons vu ça, nous autres! Voilà la bataille perdue. Le soir, l'empereur appelle ses vieux soldats, brûle dans un champ

plein de notre sang ses drapeaux et ses aigles; ces pauvres aigles toujours victorieuses, qui criaient dans les batailles: "En avant"! et qui avaient volé sur toute l'Europe, furent sauvées de l'infamie, d'être à l'ennemi. Les trésors de l'Angleterre ne pourraient pas seulement donner la queue d'un aigle. Plus d'aigles! Le reste est suffisamment connu. L'Homme-Rouge passe aux Bourbons comme un gredin qu'il est. La France est écrasée, le soldat n'est plus rien, on le prive de son dû, on le renvoie chez lui pour prendre à sa place des nobles qui ne pouvaient plus marcher, que ça lui faisait pitié. L'on s'empare de Napoléon par trahison, les Anglais le clouent dans une île déserte de la grande mer, sur un rocher élevé de dix mille pieds au-dessus du monde. Fin finale, est obligé de rester là jusqu'à ce que l'Homme-Rouge lui rende son pouvoir pour le bonheur de la France. Ceux qui disent qu'il est mort! on voit bien qu'ils ne le connaissent pas. Ils répètent c'te bourde-là pour attraper le peuple et le faire tenir tranquille dans leur baraque de gouvernement. Ecoutez: la vérité du tout est que ses amis l'ont laissé seul dans le désert pour satisfaire à une prophétie faite sur lui, car j'ai oublié de vous apprendre que son nom de Napoléon veut dire *le lion du désert*. Et voilà qui est vrai comme l'Evangile. Toutes les autres choses que vous entendrez dire sur l'empereur sont des bêtises qui n'ont pas forme humaine. Parce que, voyez-vous, ce n'est pas à l'enfant d'une femme que Dieu aurait donné le droit de tracer son nom en rouge comme il a écrit le sien sur la terre, qui s'en souviendra toujours! Vive Napoléon, le père du peuple et du soldat!

Table de Matières.